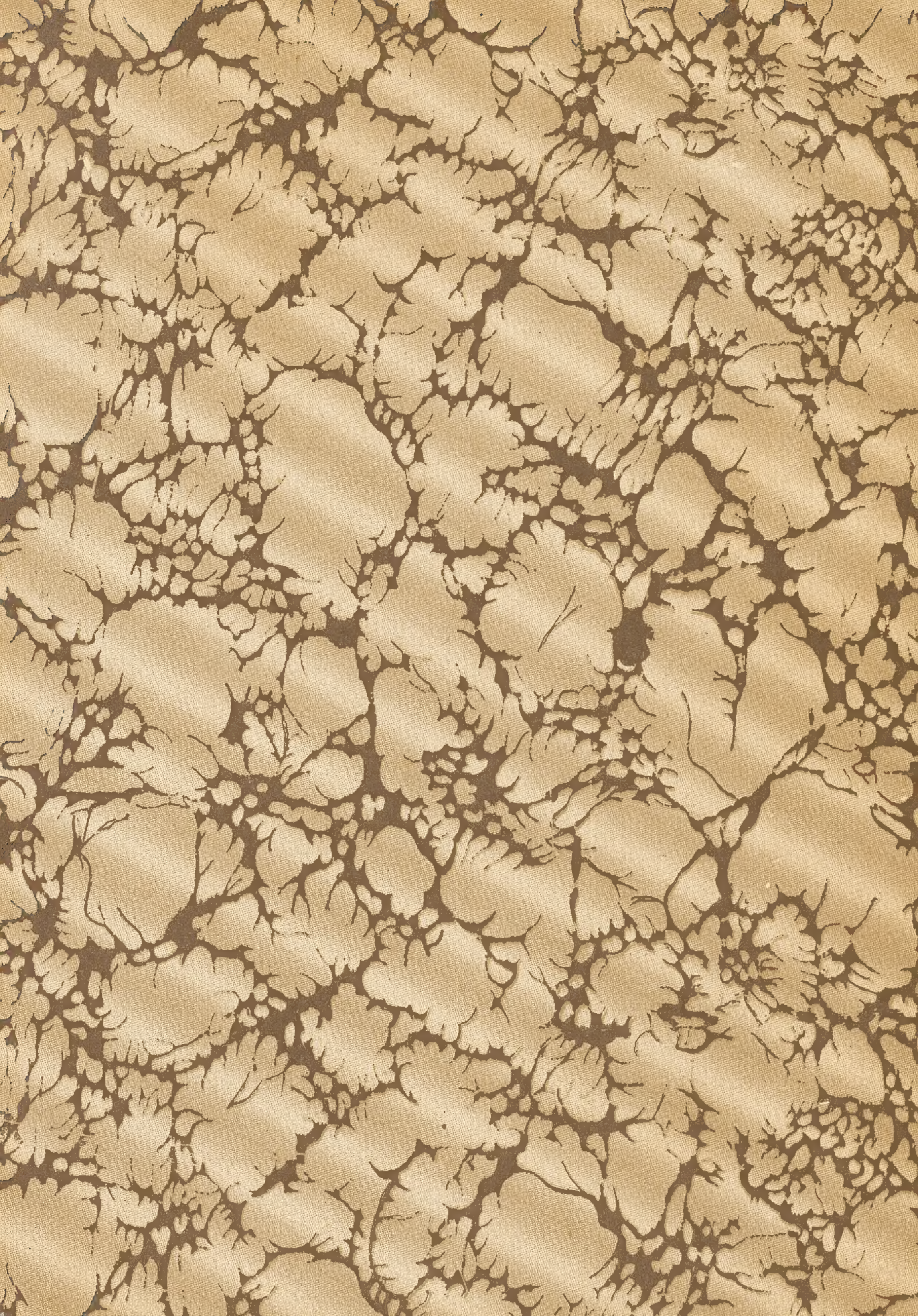




Joseph TEISSIER

1851 - 1926

In memoriam.

Il a été tiré de cet ouvrage trois cents exemplaires sur papier velin de Rives numérotés de 1 à 300.

N° 180



1851 – 1926

Joseph TEISSIER

1851 - 1926

In memoriam.

Aucun discours. Des fleurs. L'hommage silencieux d'une foule immense dans le cadre sévère du vieil Hôtel-Dieu de Lyon où pendant un demi-siècle travailla Joseph TEISSIER.

Rien autre.

Cet homme bon parmi les meilleurs, éminent parmi les plus grands, eut les funérailles qu'il avait voulu dans l'émotion poignante de ceux qui l'aimaient et qui l'avaient perdu.

MORT et FUNÉRAILLES
du Professeur J. TEISSIER

d'après

les journaux quotidiens de Lyon

Le Salut Public, Le Progrès, Le Nouvelliste,
Le Lyon Républicain, Le Nouveau Journal.

« Le Salut Public », juin 1926 :

Avec une émotion profonde, nous apprenons la fin d'un maître éminent de notre Université lyonnaise, le Professeur Joseph Teissier. La flamme, hier encore brillante de sa haute et belle intelligence, a vacillé quelques instants puis s'est éteinte. En la 75e année de son âge, ce grand médecin, ce travailleur inlassable est entré dans l'éternel repos.

Né à Lyon le 1er octobre 1851, Louis-Joseph Teissier était d'excellente souche lyonnaise. Son père, le Professeur Bénédict Teissier, donna un incomparable éclat à l'enseignement de la Clinique médicale de la jeune Faculté de Médecine de Lyon en même temps qu'il

apportait dans l'exercice de son art une bienveillance, une bonté, une charité restées inoubliées. La mort de cet homme de bien — dans toute la force et dans l'entière acception du mot — fut regardée comme un deuil public. Il semble qu'en son fils se soit exaltée cette hérédité qui, pour tout autre, eût été lourde à porter.

J. Teissier laisse une œuvre scientifique admirable. Elle est née de son intelligence souple et alerte, de son activité intense, de la persévérance dans l'accomplissement d'une tâche souvent difficile, d'une méthode scientifique rigoureuse. Mais plus encore son souci fut de former des médecins dans tout ce que ce mot comporte de science, de conscience et de dévouement. A son effort répondait la reconnaissance de ses élèves et nul maître ne fut plus populaire parmi d'innombrables générations d'étudiants. Il regardait aussi comme un devoir d'aller assurer au loin le rayonnement de la science française et tous les Congrès internationaux de médecine réservaient une place d'honneur à ce missionnaire hautement qualifié et sympathique entre tous.

Tous les grades, tous les titres qu'un savant peut désirer, il les a conquis : interne des hôpitaux de Lyon, médecin du Perron puis de l'Hôtel-Dieu, agrégé, professeur de pathologie interne, professeur de clinique médicale; lauréat de l'Institut de France, membre associé de l'Académie de Médecine, membre de l'Académie Royale de Médecine de Bruxelles, de l'Académie Royale de Médecine de Rome, etc.

Toutes les distinctions qui peuvent consacrer une renommée par ailleurs largement acquise, lui ont été remises : commandeur de la Légion d'honneur, officier

de l'Instruction publique, commandeur de la Couronne d'Italie, de l'Ordre de Léopold II de Belgique, du Médidjé, chevalier de Saint-Maurice-et-Lazare, etc.

Successivement président des diverses sociétés savantes de notre ville; membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon; administrateur des Hospices Civils de Lyon, partout J. Teissier a creusé un profond sillon et noué de solides, de fidèles amitiés.

Pourtant, cet homme sensible et bon parmi les meilleurs, pour lequel la fortune et la gloire n'avaient que des sourires, fut durement frappé par la destinée dans ses plus chères affections. Du moins lui restait-il l'admirable compagne que fut Mme Joseph Teissier ; son fils, André Teissier, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts; ses petits-enfants, auxquels nous présentons nos bien sincères condoléances.

Avec eux, nous garderons le souvenir du savant à l'œuvre splendide et utile, du médecin qui pendant plus d'un demi-siècle s'est penché sur la misère humaine, plus encore celui de l'homme qui ne laissait jamais passer une infortune sans la secourir et de l'ami dévoué infiniment.

L. M.

« Le Progrès de Lyon », « Le Nouvelliste de Lyon », « Le Lyon Républicain », etc., juin 1926.

Les funérailles du Professeur Teissier ont eu lieu hier matin au milieu d'une affluence considérable.

La levée du corps se fit à l'Hôtel-Dieu, salle Pasteur,

où avait été déposé le corps. Sur le cercueil étaient posées la robe et la toque du professeur; sur un coussin de velours noir, épinglées la croix de commandeur de la Légion d'honneur et les autres décorations du Professeur Teissier. Le cortège, sorti par la grande porte de l'Hôtel-Dieu, quai Jules-Courmont, suivit la rue de la Barre, la rue de la République, la rue de l'Hôpital, jusqu'à la chapelle de l'Hôtel-Dieu, où eut lieu le service funèbre.

Au premier rang se trouvaient MM. Valette, préfet du Rhône; Emmanuel Lévy, adjoint au maire de Lyon; Brizon, président du Conseil d'administration des Hospices ; Lépine, doyen de la Faculté de Médecine ; Hugounenq, ancien doyen; les médecins inspecteurs généraux Lannes, directeur de l'Ecole de Santé, et Niclaux; les majors de l'hôpital Desgenettes et une délégation de l'Ecole du Service de Santé, les chirurgiens et médecins de l'Hôtel-Dieu et de la Charité; une délégation des Sœurs des Hôpitaux, etc., etc.

Après l'absoute donnée par l'aumônier de l'Hôtel-Dieu, le corps fut transporté au cimetière où eut lieu l'inhumation à laquelle assistait seule la famille du Professeur Teissier. Suivant la volonté formelle exprimée du défunt, aucun discours ne fut prononcé.

ARTICLE

publié dans le *Lyon Médical* du 27 Juin 1926

par le

Professeur Germain ROQUE

Le dimanche 13 juin 1926, le Professeur Joseph Teissier mourait dans sa 75me année, au Point-du-Jour, dans cette maison familiale que lui avait léguée son père et où il s'était retiré depuis sa retraite et sa maladie.. Il succombait après trois ans de souffrances et six semaines d'agonie, entouré de sa femme qui, jusqu'aux derniers moments, veillait sur lui avec une tendresse et une sollicitude inlassable, ayant à ses côtés son fils, André Teissier, dont le talent et la jeune renommée faisaient son orgueil et sa joie, sa petite-fille Antoinette Gimbert, et ses élèves et amis qui, impuissants et désolés, ont assisté, sans pouvoir l'enrayer, au progrès de ce mal implacable.

Ses funérailles ont eu lieu le mercredi 16 juin, à la salle Pasteur, suivant son désir, dans ce vieil Hôtel-Dieu, où il avait si longtemps soigné les malades, où il

avait enseigné pendant tant d'années devant des générations successives d'étudiants. Une foule innombrable suivit pieusement son cortège jusqu'à la chapelle, trop petite pour contenir tous ceux qui étaient accourus, pour lui rendre ce dernier hommage, et pour lui donner un témoignage suprême de leur affection, de leur reconnaissance et de leur admiration.

Le *Lyon Médical* tient à saluer, sans tarder, ce grand médecin qui disparaît, et si l'hommage qu'on me charge de lui rendre n'est ni aussi parfait ni aussi complet que je l'aurais voulu, on n'en accusera que l'émotion qui m'étreint, et la hâte qui m'est imposée.

Tout le monde dans notre ville, tout le monde en France, tous ceux qui aiment la médecine, connaissent ce nom prestigieux des Teissier si justement honoré : le Professeur Bénédict Teissier fut un grand médecin lyonnais, le fondateur de la première chaire de clinique médicale de notre Faculté, et il a laissé dans notre ville un souvenir inoubliable.

Joseph Teissier, son fils, se montra digne de l'héritage écrasant que lui laissait son père, et porta plus loin encore, en dehors de notre cité, en dehors des frontières mêmes de notre pays, le renom de la médecine lyonnaise et l'éclat de sa réputation scientifique.

Il avait élevé son fils Bénédict pour en faire à son tour un homme de science et un médecin illustre ; la mort l'a enlevé avant qu'il ait pu donner sa mesure et réaliser toutes les espérances qu'on fondait sur lui ; mais, il reste encore, à la Faculté de Paris, le Professeur Pierre Teissier, son cousin, qui continue les traditions

de science et d'honneur qui sont l'apanage de cette grande famille médicale.

Joseph Teissier, docteur en médecine en 1876, était nommé agrégé des Facultés de Médecine et médecin des Hôpitaux dès son premier concours, deux ans après, en en 1878 : il avait 27 ans.

Et six ans plus tard, en 1884, à 33 ans, il devenait Professeur titulaire de la chaire de pathologie interne. Ce fut l'époque de sa plus grande activité : tandis qu'il publiait, avec Laveran, un traité de pathologie interne, resté pendant longtemps justement célèbre, il suffisait aux exigences d'une énorme clientèle tout en se donnant tout entier à son service hospitalier, et plus encore à son enseignement : il groupait autour de sa chaire la foule des étudiants et tous les jeunes médecins en préparation de concours, avides de s'instruire à son contact, épris de sa parole claire, précise, entraînante, désireux de profiter de ses leçons si originales et si suggestives. Depuis, sa réputation ne fit que grandir.

Il devint, en 1907, Professeur de clinique médicale, réalisant ainsi le rêve de toute sa vie et succédant dans sa chaire à son père vénéré, et c'est là, qu'entouré de jeunes savants devenus des maîtres à son contact, il put donner toute sa mesure : ce fut l'heure de son apothéose, il se donna corps et âme à cet enseignement qu'il aimait et où il excellait. Il vit, un à un, ses élèves arriver à la Faculté et aux Hôpitaux : Arloing, Cade, Thévenot, Rebattu, Pallasse, Garin, Goyet, pour ne citer que quelques noms. C'est là qu'avec son fidèle ami Mayet il accumula les documents qui lui servirent à

écrire l'histoire de la grippe-influenza, des phosphaturies, des albuminuries intermittentes et curables, des néphrites et de leur traitement sérothérapique, des rhumatismes chroniques. C'est là qu'il écrivit ses contributions si nombreuses et si variées à l'histoire des maladies du système nerveux, des affections cardio-vasculaires. Tous les honneurs lui arrivèrent alors.

Il devint chevalier, puis officier, puis commandeur de la Légion d'honneur; correspondant, puis associé national de l'Académie de Médecine. Il fut tour à tour président de toutes les sociétés savantes : la Société des Sciences médicales, la Société d'Anthropologie, la Société Médicale des Hôpitaux, etc. Il devint assidu à tous les Congrès, à toutes les réunions scientifiques en France, à l'étranger, et avec son autorité, sa haute valeur, sa cordialité, sa bonne grâce souriante, il porta au loin le renom de la Médecine lyonnaise et de notre Faculté.

Nul ne peut savoir les services que nous a rendus sons active propagande, d'autant que, dans notre ville même, cet homme qui aimait la vie sous toutes ses formes, avec ses devoirs, mais aussi avec ses joies et ses jouissances, savait attirer et recevoir avec un tact et une libéralité inoubliables tous les savants, tous les artistes, tous ceux qui avaient un nom et une réputation, tous les étrangers qu'il avait connus et remarqués et qui tous, grâce à lui, emportaient de notre cité et de son accueil, le souvenir le plus enchanteur.

C'est ainsi qu'il devint correspondant de l'Académie Royale de Bruxelles, de l'Académie Royale de

Rome, commandeur de la Couronne d'Italie, chevalier de Saint-Maurice et Lazare, et d'innombrables ordres étrangers. C'est ainsi qu'il noua avec des savants tels que Maragliano et Henrijean cette amitié inébranlable qui se garda intacte et vibrante jusqu'à sa mort.

En 1909, on fêta son jubilé. Ses élèves, groupés à ses côtés, lui offrirent un livre fait à son intention et une médaille; ce fut pour lui un jour de joie et de fête. Mais, en 1924, l'heure de la retraite sonna, et il dut, à son grand regret, abandonner cet Hôtel-Dieu qu'il avait tant aimé. Il y restait comme administrateur ; mais il dut céder son service et sa chaire, à un de ses amis éminents, le Professeur Bard.

La retraite lui fut horriblement pénible et la maladie vint encore l'attrister davantage. Il avait tant aimé la médecine ! d'une affection si exclusive, qu'il continua à songer, jusqu'à son dernier jour, au Congrès de juillet. Il occupa pendant ses trois dernières années ses loisirs à revoir ses notes, à classer ses documents, à écrire sur chaque sujet de courts mémoires, résumant sa pensée et sa doctrine.

Dans cette vie si brillante et si féconde, Joseph Teissier, au travers de ses succès et de ses triomphes, avait connu les grandes douleurs. Il avait perdu deux fils, et une fille mariée au docteur Gimbert, que la science et la tendresse de son mari ne purent arriver à sauver.

Tous ceux qui l'ont vu dans ces épreuves terribles, dans ces heures d'angoisse, tous ceux qui ont pu apprécier le réconfort que sut lui apporter la compagne de

toute sa vie, Mme Teissier, tous ceux qui ont admiré la force d'âme qu'ils ont montrée l'un et l'autre, en garderont un souvenir inoubliable, et tous se rappelleront, qu'après ses deuils irréparables, c'est dans un travail chaque fois plus ardent, plus obstiné, plus exclusif, que Teissier a cherché, et su trouver sa seule consolation.

La vie de Joseph Teissier est admirable à tant de points de vue qu'on ne peut les énumérer tous dans une si courte notice. Mais, ce que je veux dire surtout, et avant tout, car ce fut sa caractéristique, c'est l'infinie bonté de ce grand cœur généreux, c'est la passion qu'il apportait dans ses amitiés, ce sont les emportements de son affection pour ses élèves, qui le poussaient à se donner à eux tout entier. Oubliant tous ses intérêts matériels, prodiguant son temps, pourtant si précieux, mettant à leur service tout ce qu'il avait d'influence, d'autorité, de persuasion, épousant leurs intérêts, travaillant de toute son âme à leur réussite et heureux au delà de toute expression quand le succès leur arrivait.

C'est l'honneur de notre carrière et de notre profession que ces relations de maître à élève, où le maître vieilli, arrivé aux honneurs, ne désirant plus rien pour lui-même, se donne tout entier à ses fils spirituels et à ceux dont il a formé le cœur et la pensée, et retrouve sa jeunesse et son ardeur pour tout mettre en œuvre afin que leur valeur et leur travail soient récompensés.

Joseph Teissier fut un maître et un ami incomparable. Pour ma part, je lui dois tout, et, nombreux

sont ceux, aux Hôpitaux et à la Faculté, qui pourraient faire le même aveu, et raconter ce qu'il a fait pour eux. Le don qu'il vous faisait de son affection était si absolu, si complet, que justement susceptible, il était froissé, blessé mortellement, par la plus légère marque d'ingratitude, et il rejetait alors, loin de lui, avec une apparente brusquerie, ceux qu'il avait jadis tant aimés, quand il croyait avoir à s'en plaindre. Il lui est ainsi arrivé, trompé par les apparences, d'éloigner à jamais de lui des amis qui n'étaient pas aussi coupables qu'il le pensait, et de sacrifier, à un moment de vivacité, des amitiés qui auraient dû rester durables. Mais ceux-là mêmes dont il se séparait ainsi, tout en souffrant de cet éloignement, tout en s'en plaignant, au fond de leur cœur, lui restaient fidèles, comprenant qu'ils n'étaient victimes que d'un excès de cette sensibilité exquise, qui si longtemps leur avait été précieuse.

Joseph Teissier fut un grand savant, un médecin justement illustre, il fut un Professeur entraînant qui, pendant un demi-siècle, a instruit des légions d'étudiants. Il fut profondément attaché à ses malades qui tous l'adoraient. Il fut un homme de famille admirable, et, aidé par sa femme et ses enfants, il sut fonder à Lyon, et maintenir accueillant pendant cinquante ans, un foyer charmant, qu'aimaient et admiraient tous ceux qui avaient eu l'honneur d'y être admis.

Il dépensa sans compter son talent, son activité, son influence pour tous ceux qu'il aimait, pour les étudiants qu'il prenait dès le début de leurs études pour leur enseigner la propédeutique.

Ce fut un savant passionné qui ne fit jamais rien à demi, qui se donna tout entier corps et âme à tout ce qui l'intéressait : à la médecine, à la clinique, aux recherches de laboratoire, aux conceptions scientifiques les plus hardies et les plus audacieuses, et pour toute la jeunesse médicale pendant cinquante ans, ce fut un grand animateur.

Sa mémoire vivra à jamais dans le cœur de tous ceux qui, l'ayant bien connu, l'ont fortement aimé.

Sa perte est irréparable, et pour sa femme, si forte et si vaillante, pour ce grand fils qu'il adorait, pour ses petits-enfants, pour son gendre, notre ami Henri Gimbert, nous ne pouvons trouver de paroles de consolation, nous ne pouvons que mêler nos larmes aux leurs et nous associer du fond du cœur à leurs regrets et à leur peine profonde.

EXTRAIT

du DISCOURS d'OUVERTURE

du XXXII[e] Congrès Italien de Médecine Interne,

prononcé à Padoue, le 25 Octobre 1926,

par le Professeur - Sénateur Ed. MARAGLIANO,

Président du Congrès.

« ...Après Luigi Lucatello, après Amerigo Barlocco, voici un autre deuil à inscrire : la perte de notre Membre d'honneur, Joseph Teissier, de la grande et célèbre Faculté de Médecine de Lyon. L'éminent clinicien que fut J. Teissier, vous le savez. Il était populaire parmi nous — comme aussi parmi les médecins italiens depuis qu'un autre de nos membres, parmi les plus illustres et les plus regrettés, avait traduit et vulgarisé en Italie l'excellent traité de Pathologie médicale que J. Teissier avait écrit en collaboration avec Laveran.

Une longue série de travaux originaux qui se rapportent à presque toutes les branches de la clinique et de la pathologie, ont placé J. Teissier parmi les Maîtres les plus féconds de la Clinique mondiale. Mais il avait un autre titre, et combien élevé, à l'affection et à la reconnaissance de la Science médicale italienne dont il était un profond, un sincère admirateur.

Dans chacune de ses publications, il apportait le soin le plus attentif et le plus scrupuleux à mettre en valeur les travaux italiens avec d'autant plus de précision, avec d'autant plus d'à-propos, qu'il était venu souvent et qu'il y revenait sans cesse dans notre pays où, il ne faut pas craindre de le dire ici, on a trop l'habitude de rabaisser plutôt que d'élever la valeur de la production de la science italienne.

Nombre d'hommes de science italiens ne sont pas encore parvenus à s'élever au-dessus des misérables questions particularistes et restent encore sourds à la voix de nos grandes origines.

L'enseignement de J. Teissier fut non seulement une école pour les élèves, mais aussi un exemple pour les Maîtres : en développant sa pensée au lit du malade, il savait faire pénétrer dans l'esprit de ses auditeurs avec l'attrait de la clinique, un puissant intérêt pour le patient.

Le 13 juin de cette année, après plusieurs mois de grandes souffrances, il s'est éteint, mettant en deuil toutes les Ecoles médicales dans le monde entier.

Vous représentant à ses funérailles, avec une peine indicible, j'ai accompagné sa dépouille mortelle jusqu'au seuil de sa dernière demeure. Une affection fraternelle nous unissait et comme un frère, je l'ai pleuré !

ARTICLE

publié dans *Bruxelles-Médical,* 1er Août 1926

par le

Professeur F. HENRIJEAN, de Liège.

Une grande figure médicale disparaît, une haute et noble intelligence vient de s'éteindre : le Professeur Joseph Teissier, de Lyon, est mort.

Les liens d'une amitié fraternelle m'unissaient à celui qui vient de disparaître, au moment où j'allais vers lui avec l'angoisse de voir l'adieu suprême sceller notre dernière rencontre... Je n'ai pas eu cette ultime consolation ce qui me met au cœur une mélancolie plus amère. Elle s'est encore accrüe par le tragique des circonstances qui me firent connaître la triste nouvelle au moment où je commençais des leçons que j'avais été appelé à faire à Paris et à l'issue desquelles je pensais avoir la joie de le revoir. Ce n'est qu'en invoquant le souvenir de l'ami, en m'inspirant de son admirable volonté que je pus surmonter une émotion poignante, car je perdais l'ami le plus fidèle, le plus généreux, le plus loyal.

Joseph Teissier avait la réputation d'aimer tendrement ses amis et d'en défendre les mérites avec une âpreté farouche, parfois, disait-on, même excessive, ce qui pourrait bien avoir été quelquefois la vérité si j'en juge par ce qui me concerne... Lorsque je relis les lettres si personnelles, si belles de forme et de pensée, je comprends ce qu'avaient de valeur sous sa plume les termes qu'il employait. Son amitié fraternelle était plus que celle du sang car elle était faite de raison et de jugement, solide et inaltérable.

Joseph Teissier était le type superbe et complet de l'intellectuel français. Plein de bon sens, solide, sceptique et enthousiaste, ironique et confiant, généreux, vif et tendre, rabelaisien par moments, il avait des heures d'intimité charmante où son âme s'abandonnait à sa bonté native, à son grand besoin inné d'affection et de dévouement. Souvent alors, sa grande sensibilité se cachait sous un masque de fine et charmante ironie : cette âme forte, ce puissant cerveau avait des éclairs de verve délicieuse. Cette forme charmante de son esprit surprenait à l'extrême ceux qui la constataient pour la première fois et qui n'avaient pas vu sous le masque du savant, le profil de Rabelais s'estomper. Le portrait de Lucien Bonnier qui a écrit dans les *Cahiers Verts* l' « Explication de notre temps » que je viens de voir dans une revue, me rappelle ceux de mon ami.

Les lumières de ce charmant esprit étaient à ces heures où il abandonnait l'étude des problèmes scientifiques, aux heures d'intimité, réellement éblouissantes et l'on ne se lassait jamais de l'entendre conter avec sa

verve rabelaisienne l'histoire des « Nonnes sur les chevaux de bois » ou celle de la « Métempsychose » dans laquelle il montrait qu'il avait dû être dans une première vie, repasseuse de cornettes dans un couvent ce qui mettait le couvent en gaîté... Mais il émouvait profondément lorsqu'il évoquait les épisodes d'un tragique angoissant dans lesquels son grand cœur se montrait tout entier. Le même esprit commentait avec sagesse Rabelais, Montaigne, Brillat-Savarin ou quelque vieil auteur savant en art culinaire aussi bien que les poètes, les classiques ou les écrivains modernes.

Cette érudition et cette mobilité d'esprit donnaient à son sens critique une acuité et une originalité singulières très prenantes. Sa curiosité était inlassable. Nul mieux que lui d'ailleurs n'a compris les liens qui unissent les sciences. C'est à ces qualités et aussi à sa façon de concevoir les rapports du physique et du psychique de l'être vivant qu'il devait d'être un des grands représentants de la clinique française. Mais ce n'est point le moment pour apprécier, comme il convient, l'œuvre d'un homme de cette valeur. Elle ne serait pas à sa taille. L'homme, comme le savant, ont marqué leur trace dans la science et dans l'histoire de la Faculté de Médecine de Lyon à laquelle il était si fier d'appartenir. Il a, à l'une et à l'autre, consacré sa vie laborieuse, que sa volonté surmonta avec le concours de la plus admirable, de la plus dévouée compagne.

Il avait de son devoir l'idée la plus haute. Je garde le souvenir ému des longs entretiens où il se livrait tout entier.

Je n'oublierai jamais l'émotion avec laquelle il me disait avec quelle angoisse il demandait à son père, dont la tête fine, souriante et ironique dominait son bureau de travail : « Père, es-tu content de moi ? » Si les choses répondaient quand nous les interrogeons il eût, en ce moment, pu voir la figure du père s'incliner souriante vers ce fils qui l'avait tant honoré.

La chaire de Clinique interne que Joseph Teissier occupait à l'Hôtel-Dieu de Lyon fut le but de sa vie. Il l'avait obtenue en 1907 après avoir professé précédemment la pathologie interne. Il l'abandonna avec un poignant regret. A un moment où il aurait pu jouir d'un repos mérité, il eût au contraire la souffrance de se sentir condamné à l'inactivité. Il avait cependant continué ses fonctions au delà des limites ordinaires. Son cerveau ne voulait pas vieillir. A ces natures enthousiastes le repos est mortel.

Son enseignement n'était point cependant une sinécure car son cours était vivant, et il préparait ses leçons avec un soin minutieux et une conscience extrême, mettant à les rédiger le soin qu'il mettait à rédiger les rapports dont il était chargé et à remplir les fonctions administratives qui lui étaient confiées. Cette minutie dans l'accomplissement de ses devoirs, donnait la mesure de sa conscience droite et rigide.

Je n'aborderai pas ici l'examen même succinct des travaux de J. Teissier, je ne suis d'ailleurs pas en mesure de le faire, car ils embrassent des questions trop variées : Pathologie interne, albuminuries curables, rhumatisme chronique, sérothérapie des néphrites par le sérum de la veine rénale, aortite abdominale, etc.

Ce labeur considérable du savant ne l'empêcha point de se consacrer à ses amis avec un inlassable dévouement. Nul ne fût plus obligeant et son esprit était ingénieux quand il y avait un service à rendre : les ressources de son cœur étaient alors innombrables. Il fut l'un des fondateurs de l'Association des médecins de langue française élaborée à Liége en 1905, il fut, longtemps, l'un des membres actifs du Comité de Direction; le vide que laisse sa mort se fera longtemps sentir, car il était homme d'action et sa nature n'était pas celle d'un pur théoricien.

Oui, une grande figure disparaît avec Joseph Teissier et ceux qui ont eu la joie de le connaître garderont pieusement le souvenir de cet admirable clinicien instruit, humain et psychologue, qui avait la foi en la science précise et la conscience de l'obscurité des problèmes cliniques dont les inconnues psychologiques, notamment, ne sont comprises que par ceux qui, comme lui, en connaissent la puissance pour avoir souffert et pleuré.

ELOGE

prononcé à l'Académie de Médecine,

Bulletin de l'Académie de Médecine. séance du 22 Juin 1926;

Gazette des Hôpitaux, 3 Juillet 1926, etc.,

par le Professeur Paul BAR,

Président de l'Académie.

Notre confrère, M. Arloing, nous a fait part, dans un court télégramme, de la mort de son maître, le Professeur Joseph Teissier, de Lyon. Il n'est aucun de nous qui n'ait été ému en entendant cette triste nouvelle.

C'est que Joseph Teissier n'était pas seulement un de nos plus anciens associés, il nous apparaissait encore comme un des plus éminents représentants de cette Ecole lyonnaise qui fait si grand honneur à la médecine française.

Comme tant de ses collègues immédiats, il avait le don de traduire ses idées dans une forme brillante, pleine de charme et le scrupule toujours obéi de ne laisser gouverner sa pensée que par les faits; il avait l'esprit ouvert vers les découvertes de laboratoire pour tout ce qu'elles pouvaient donner à son besoin de syn-

thèse et son guide restait l'observation clinique. Comme les hommes d'élite, il avait un sentiment aigu de ce que son labeur apportait d'utile à l'œuvre commune et le souci d'estimer à leur valeur les travaux de ses pairs. N'est-ce pas là ce qui marque plus particulièrement l'œuvre de notre confrère et lui donne un singulier attrait ?

Toute sa carrière s'est poursuivie à Lyon. Il franchit rapidement les étapes qui conduisent au professorat. Après avoir occupé brillamment, pendant vingt-trois ans (1884-1907), la chaire théorique de pathologie interne, il prit, en 1907, la direction de la clinique médicale de l'Hôtel-Dieu. Il y trouvait les traditions laissées par son père, Bénédict Teissier : traditions de charité, de règle dans nos hôpitaux, mais qui, dans une ville où les puissants par la fortune tiennent pour leur plus grand honneur celui d'être administrateurs des hospices, restaient particulièrement vivaces, traditions de soumission au labeur accepté, de conscience.

C'est là que, pendant quinze ans, Joseph Teissier put donner sa pleine mesure et qu'il apparut comme un grand clinicien, un éminent enseigneur, un véritable formateur de médecins.

Il n'est aucun des problèmes soulevés par le rapide développement de nos connaissances médicales qui n'ait attiré son attention et à la solution desquels il n'ait apporté quelque utile suggestion: signification des différentes albuminuries, signification des anomalies fonctionnelles du cœur révélées par l'étude des tracés et l'analyse des résultats de l'auscultation, valeur séméio-

logique des tensions locales, interprétation causale des rhumatismes chroniques, tentatives d'opothérapie rénale, dissociation de la grippe et des fausses grippes, etc., telles furent les bases de l'enseignement clinique qui groupa autour de notre confrère des générations d'élèves enthousiastes.

Joseph Teissier estimait qu'un professeur ne doit pas rester confiné dans sa chaire, qu'il doit voir au delà, chercher le progrès où il se trouve et aider partout à son développement. Servi par une activité débordante, il voyageait beaucoup, suivait les congrès et y faisait des rapports toujours écoutés. Je sais, pour l'avoir rencontré à plusieurs reprises à l'étranger, à Rome, à Copenhague, par exemple, combien il savait discipliner son ardeur, et par son tact, sa haute culture, sa souriante bonhomie, transformer en amitiés les sympathies que lui valait son œuvre médicale.

Ces sympathies, ces amitiés s'affirmèrent quand ses disciples entreprirent, en 1909, de marquer par un livre jubilaire la vingt-cinquième année de son enseignement : 74 médecins français ou étrangers répondirent à leur appel.

La mort de notre confrère a été un deuil pour la cité qu'il a servie, pour la Faculté qu'il a honorée, pour ses disciples, pour le corps médical lyonnais. Je voudrais que mes paroles apportassent à tous, et, en particulier, à sa famille, le témoignage des sentiments de notre Compagnie. Elle sent qu'elle a perdu en Joseph Teissier un confrère qui, porteur d'un nom justement honoré, l'a fièrement porté et a noblement rempli sa vie.

ALLOCUTION

prononcée le 15 Juin 1926, à la Séance de l'Académie
des Sciences, Belles-Lettres et Arts
de Lyon,

par le Professeur Jules GUIART,
Président de l'Académie.

MESSIEURS,

J'ai la tristesse de vous annoncer que, depuis la dernière séance, l'Académie a fait une grande perte dans la personne du professeur Joseph Teissier, un des membres les plus connus et les plus aimés de notre Faculté et de notre Académie.

Ses obsèques auront lieu demain matin dans ce vieil Hôtel-Dieu où, pendant tant d'années, son père et lui prodiguèrent aux malades leur science et leur dévouement; comme on n'y prononcera pas de discours, permettez-moi, dans l'intimité de cette séance, de vous rappeler en quelques mots ce que furent sa vie et son œuvre.

Joseph Teissier naquit à Lyon en 1851. Son père Bénédict fut le premier professeur de Clinique médicale de la Faculté naissante. Reçu docteur en médecine en 1876, Joseph Teissier, deux ans plus tard, est nommé successivement au concours, Professeur agrégé à la Faculté de Médecine, puis médecin des Hôpitaux de Lyon. En 1884, il devient Professeur de Pathologie interne et, en 1889, il entre à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, dont son père était alors pour la deuxième fois président. Ce fut une des périodes les plus actives de sa vie. Malgré les exigences d'une importante clientèle et d'un enseignement auquel il se donne tout entier, il trouve le moyen de publier, avec Laveran, un traité de Pathologie interne, qui consacre sa notoriété. Aussi, dès l'année 1890, le gouvernement français lui confie une mission pour aller étudier en Russie les origines et le mode de propagation de l'influenza; l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg en profite pour lui décerner le titre de Membre correspondant.

En 1895, il est nommé Correspondant national de l'Académie de Médecine. En 1900, à l'occasion du deuxième centenaire de notre Académie, il écrit un rapport très documenté sur le rôle qu'y jouèrent les médecins depuis la fondation.

Enfin, en 1907, il a la grande joie d'être nommé Professeur de Clinique médicale dans la chaire même fondée par son père, Bénédict Teissier, qui y avait exercé avec tant d'éclat depuis la fondation de la Faculté jusqu'en 1884.

Joseph Teissier, appliquant les méthodes modernes de diagnostic, attire successivement sur lui l'attention par d'importants travaux sur les albuminuries, sur l'acétonurie, sur la rétention chlorurée, sur l'urémie, sur les cardiopathies, sur l'aortite abdominale, sur les rhumatismes chroniques, sur la neurasthénie, sur la tuberculose aiguë et surtout sur l'influenza.

En même temps, il se rend dans tous les Congrès pour faire connaître la science lyonnaise à l'étranger. Dès lors, les honneurs lui arrivent en foule : il est nommé successivement membre des Académies royales de médecine de Bruxelles et de Rome, associé national de l'Académie de Médecine, administrateur des Hospices civils de Lyon et enfin commandeur de la Légion d'honneur.

En 1921, il vous demande de passer à l'Eméritat, afin de faire une place parmi vous à son élève, le Professeur Fernand Arloing, et en 1923, il est mis à la retraite comme Professeur universitaire.

Dès lors, Joseph Teissier n'existe pour ainsi dire plus; comme tant d'autres, la vie inactive l'a tué : amoindri par plusieurs attaques successives, la mort qui vient de nous le ravir fut pour lui une délivrance. Il est allé retrouver les enfants bien-aimés enlevés prématurément à son affection.

Joseph Teissier laissera le souvenir d'un grand savant, qui fut un grand animateur, en même temps que pour ses élèves le plus dévoué des maîtres. Il est encore un titre auquel il tenait énormément et qu'ont pu apprécier les nombreuses personnes qui furent reçues

à son foyer si accueillant : ce fut un disciple convaincu de Brillat-Savarin et, comme tous les bons vivants, ce fut un brave homme dans toute l'acception du terme. Il réunissait donc en lui toutes les traditions médicales en honneur dans notre pays.

Au nom de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, j'adresse à la famille du Professeur Teissier, ainsi qu'à la Faculté de Médecine, l'expression de nos plus vives condoléances, et je lève la séance en signe de deuil.

ARTICLE

publié dans la *Presse Médicale,* 10 Juillet 1926,

par le

Professeur Agrégé André LÉRI, de Paris.

Un grand esprit et un grand cœur ont disparu : le Professeur Joseph Teissier n'est plus. Tous ceux qui l'ont connu dans l'éclat de son Enseignement magistral comme dans l'intimité de sa vie familiale éprouveront un profond serrement de cœur.

Elève de deux Maîtres réputés tous deux autant pour leur bonté presque légendaire et leur haute conscience du devoir professionnel que pour l'ampleur de leurs connaissances, à Paris, Potain, à la mémoire de qui il avait voué un culte, à Lyon, son père, Bénédict Teissier, à qui il avait succédé dans la belle chaire de Clinique de l'Hôtel-Dieu, Joseph Teissier mérita vraiment à tous égards, par toutes ses qualités intellectuelles et morales, la fière devise que le Professeur Paul Richer avait gravée, en 1909, sur sa médaille jubilaire et qui fut la gloire et la juste récompense de sa vie : « *Patri non impar.* » Il est des familles, comme le disait récem-

ment un grand soldat à un autre grand savant, il est des familles où l'on ne démérite pas !

Reçu très jeune à la fois Médecin des hôpitaux et Professeur agrégé (1878), très jeune aussi Professeur de Pathologie interne à l'Université de Lyon (1884), J. Teissier subit l'inexorable règle qui, à Lyon, limite à dix-huit années les fonctions du médicat hospitalier et dut enseigner pendant plusieurs années la Médecine sans disposer d'une salle de malades. Mais il avait donné déjà la mesure de sa valeur clinique, tant par son enseignement que par la publication avec Laveran du classique *Traité de Pathologie interne,* qui devait pendant plus de trente années former de multiples générations d'étudiants et dont les éditions immédiatement épuisées se renouvelèrent tant qu'il eut le temps et la force d'en mettre au point de nouvelles. La Faculté ne pouvait ignorer son labeur, et c'est avec un soulagement de satisfaction que, dès qu'elle le put, elle lui rendit un service hospitalier en lui confiant la Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu (1907) et en lui permettant d'être de nouveau aussi utile aux malades, qui l'adoraient, qu'aux étudiants, qui le vénéraient.

Clinicien hors pair, observateur enthousiaste, chercheur patient et consciencieux, travailleur ardent, J. Teissier fit porter ses travaux sur l'ensemble de la Pathologie interne, et, jusqu'à ces dernières années, toujours à l'affût des nouveautés théoriques et pratiques, il fut en maintes matières un novateur hardi.

Orienté d'abord vers les *Maladies infectieuses,* dont un relevé statistique lui valut de l'Académie des Scien-

ces un prix Montyon (1890), il se passionna pour l'étude de la *Grippe* lors de l'épidémie de 1889-90, et c'est au Professeur Widal et à lui que l'on doit les meilleures descriptions symptomatiques de cette maladie; il appela notamment l'attention sur l'important et caractéristique « crochet thermique » du troisième jour.

Ce fut ensuite vers trois branches de la pathologie que se porta surtout son activité : les Maladies cardio-vasculaires, les Maladies rénales, les Rhumatismes chroniques.

Digne élève de Potain, il fit des communications capitales sur la *Sténose mitrale,* les *Extra-systoles,* les *Cardiopathies réflexes,* et il insista sur l'importance insoupçonnée de l'*Aortite abdominale.*

En matière de Pathologie rénale, deux sujets l'attirèrent surtout : les *Phosphaturies,* sur lesquelles il avait fait sa thèse en 1876 et sur lesquelles il fit en 1912 un rapport infiniment remarquable au Congrès international d'Urologie de Londres; les *Néphrites chroniques* et les *Albuminuries,* sujet qui lui tint particulièrement à cœur parce qu'il sentit qu'il y pouvait faire une œuvre particulièrement généreuse. Ce fut, en effet, au moment où la théorie des albuminuries fonctionnelles était la plus critiquée et où toute albuminurie un peu durable était considérée comme entraînant les conséquences néfastes des plus graves néphrites chroniques qu'il publia son admirable petit livre sur les « *Albuminuries curables* » et ses recherches pleines d'espoir sur la *Sérothérapie des néphrites.*

Sur les *Rhumatismes chroniques,* il publia, en colla-

boration avec le professeur Roque, le bel article du Traité de médecine de Gilbert et Carnot, article aujourd'hui classique où, appuyé sur une grande expérience des faits, il tentait de mettre un peu d'ordre et de clarté dans cette question encore si confuse.

J. Teissier avait beaucoup vu, il avait beaucoup retenu, il avait su rapprocher ses observations, dont beaucoup demeureront des modèles du genre, et il en avait tiré des travaux qui resteront indestructibles, et qui lui valurent d'être nommé successivement Membre correspondant, puis Associé de l'Académie de Médecine, membre correspondant des Académies de Bruxelles et de Rome, Commandeur de la Légion d'honneur, Commandeur de la Couronne d'Italie, chevalier des Saints Maurice et Lazare, etc...

Mais il ne dédaignait pas de passer parfois du domaine des faits dans celui des hypothèses; or les théories ne sont jamais inattaquables, et c'est fort heureux, car bien souvent la Science ne progresse que par la résistance, et c'est par la résistance que, comme l'affirmait Claude Bernard, « l'Hypothèse est parfois mère de la Découverte ». Les théories émises par J. Teissier ne furent pas toujours acceptées sans conteste, son indépendance d'esprit et son libéralisme en eussent presque été offusqués. Mais elles furent toujours discutées avec le respect qu'on doit au travail consciencieux, avec l'affection qu'on voue aux efforts généreux. « Il ne suffit pas d'avoir raison, disait Fénelon; c'est gâter son opinion que de la soutenir d'une manière brusque et hautaine » : c'est un reproche qu'on n'a jamais pu

faire au Professeur J. Teissier. C'est avec une courtoisie parfaite, avec un tact de haute race, avec une bonhomie souriante, avec une condescendance qui paraissait toujours prête à céder, mais avec une fermeté qui tenait bon, que Teissier soutenait ses opinions devant ses contradicteurs; et ceux-ci, toujours séduits, bien souvent convaincus, donnaient du moins l'impression constante et sincère qu'ils auraient bien voulu se laisser convaincre pour le seul plaisir de lui faire plaisir.

Nul n'a connu l'ardeur scientifique de J. Teissier qui n'a entendu avec quelle fougue enflammée, restée jusqu'au bout presque juvénile malgré l'ampleur de son embonpoint, il soutenait ce qu'il considérait comme la vérité.

Nul n'a connu la scrupuleuse probité scientifique de Teissier qui n'a vu avec quelle véritable jouissance de satisfaction il abandonnait une idée chère et le proclamait hautement quand quelqu'un, fût-ce un tout jeune, lui apportait une observation ou lui montrait une pièce qui prouvait que, sur un point particulier, il n'avait pas jusque-là connu la vérité : on regrettait presque de lui avoir signalé le fait, on émettait des doutes, lui seul ne regrettait rien et rayonnait de conviction.

Nul n'a connu l'attachement de Teissier à ses élèves, constamment triés avec soin parmi les meilleurs, qui n'a su quels affectueux conseils il savait leur prodiguer, quelles démarches toujours délicates et toujours dignes d'eux et de lui il savait faire pour leur rendre service.

Nul n'a connu la bonté native, instinctive, « atavique » peut-on dire, de Teissier, qui n'a eu besoin de lui et qui n'a constaté avec quel empressement spontané, avec quelle cordialité simple et naturelle il savait se précipiter au chevet de ses amis ou des leurs et y demeurer tout le temps du réconfort. Teissier était de ceux pour qui la pratique de la Médecine est restée un sacerdoce et la pratique de l'Amitié un simple don de la nature. S'il eut parfois des adversaires, ce ne furent jamais des ennemis, car ce ne fut jamais que par excès de bonté qu'il avait pu pêcher, et tous s'en rendaient compte.

« En sacrifiant tout à son devoir, prétendait Florian, on est sûr d'arriver au bonheur. » Pourquoi fallut-il qu'il n'en fût pas ainsi ? Le Professeur Teissier, qui était le Devoir personnifié, fut, hélas ! trop de fois bien malheureux au cours de sa vie : la perte brutale de deux fils en l'un desquels, étudiant en médecine, s'incarnaient déjà les plus belles qualités ancestrales, la perte d'une fille adorée, mère de deux jeunes enfants, assombrirent terriblement cette belle et pure existence; et, s'il y survécut à force de travail, soutenu par l'admirable sollicitude d'une femme tendrement vigilante, ce ne fut pas sans une profonde atteinte de toutes ses forces vives. Chez cet homme au grand cœur, c'est le cœur qui devait être le plus farouchement touché.

J. Teissier a jeté un grand lustre sur l'Ecole de Lyon; il laisse une superbe pléiade d'élèves, parmi lesquels les Professeurs Roque, Arloing, Cade; ceux-ci diront mieux que moi, par leurs actes et leurs paroles, toutes les qualités du Maître et de l'Enseigneur.

Il m'avait honoré de son affection; il me l'a témoignée à maintes reprises de façon si touchante et si spontanée que, en adressant à Mme Teissier, à son fils André et à son gendre, le Docteur Gimbert, au nom de ses élèves et de ses amis, nos respectueuses condoléances et l'assurance de notre vive sympathie dans leur grande douleur, je dépose sur sa tombe l'hommage profondément ému de mon admiration et de ma reconnaissance,

Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.

ARTICLE

publié dans *Paris Médical*, 17 Juillet 1926,

par le

Professeur André CADE, de Lyon.

L'Université de Lyon vient de perdre un maître éminent. Joseph Teissier, Professeur honoraire de clinique médicale, s'est éteint le 13 juin.

Fils du Professeur Bénédict Teissier, qui enseigna avec un incomparable éclat la clinique médicale à l'ancienne école, puis à la jeune Faculté de Médecine de Lyon au moment de sa création, Joseph Teissier était né le 1er octobre 1851. Interne des hôpitaux de Lyon en 1872, il soutint sa thèse de doctorat devant la Faculté de Paris en 1876 avec une thèse restée classique sur le diabète phosphatique. Agrégé des Facultés de médecine au concours de 1878, il est nommé en la même année médecin des hôpitaux de Lyon. En 1884, il devint Professeur de pathologie interne. Il s'était préparé à cette tâche en publiant en 1879, en collaboration avec Laveran, sous le titre *Nouveaux éléments de pathologie et*

de clinique médicales, un précis de pathologie interne qui, premier ouvrage de ce type, obtint un vif succès, eut quatre éditions, et dans lequel une longue série de générations médicales ont trouvé un guide précieux.

Joseph Teissier se consacre à son enseignement avec une ardeur et une conscience admirables. A ses cours se pressent de nombreux élèves avides d'écouter la parole claire et élégante d'un maître, dont les leçons, à la fois fortement documentées et pleines d'aperçus originaux, sont des modèles du genre. Dans son service hospitalier, soit à l'hospice du Perron, soit ensuite à l'Hôtel-Dieu, Joseph Teissier apporte la même conscience et la même ardeur et obtient le même succès.

Son activité et un labeur inlassables lui permettent de concilier ses fonctions hospitalières et universitaires avec les travaux et les publications scientifiques et une vie professionnelle particulièrement intense.

En 1907, il prend possession de la chaire de clinique médicale, que son père avait fondée en 1851 et que Bondet occupait depuis la retraite de celui-ci en 1884. Joseph Teissier la conserva jusqu'en 1923. Il se donne entièrement à ses nouvelles fonctions. Il déploie dans son service toutes ses qualités d'organisateur et se montre, comme toujours, un véritable animateur, sachant communiquer quelques étincelles de sa flamme à ses collaborateurs. Les études cliniques et les recherches de laboratoire l'intéressent pareillement. Ce fut d'ailleurs, comme le disait en 1909 Saturnin Arloing à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'enseignement magistral de son collègue, la constante préoccupation

de J. Teissier de réaliser l'union de l'observation clinique traditionnelle et de l'expérimentation.

Nous ne pouvons énumérer ici ses innombrables publications. Nous signalerons cependant les domaines sur lesquels son activité scientifique s'est plus spécialement exercée. Les maladies de la nutrition ont longuement retenu son attention, notamment les phosphaturies et le diabète phosphatique, la goutte, l'oxalémie et l'oxalurie. Sur les rhumatismes chroniques, il écrit et inspire de nombreux mémoires. Il s'efforce en particulier d'individualiser un rhumatisme chronique goutteux. Avec son élève et ami, le Professeur Roque, il rédige le fascicule consacré au rhumatisme chronique dans le traité de médecine édité chez J.-B. Baillière.

Elève très cher de Potain, il s'attache à l'étude de la pathologie cardio-vasculaire, abordant tour à tour les arythmies extrasystoliques, la sémiologie de la sténose mitrale, les assystolies réflexes, l'œdème aigu du poumon, l'aortite abdominale, etc.

Dans le domaine des maladies infectieuses, l'étude de la grippe-influenza le retient plus spécialement à la suite d'une importante mission en Russie (1889-1890). Mais depuis bien des années le champ d'étude de prédilection de notre maître était la pathologie rénale. Est-il nécessaire de rappeler ses belles recherches sur les albuminuries orthostatiques, sur l'albuminurie intermittente cyclique progoutteuse à laquelle son nom reste justement attaché, sur les albuminuries acéto-solubles, sur la tuberculose rénale, et ses travaux sur l'urémie, sur le rôle de l'intoxication ammoniacale dans la pathogénie de l'urémie, sur le traitement de celle-ci, etc. ?

La notoriété et l'activité scientifique de J. Teissier lui valurent toutes les distinctions qu'un savant peut légitimement ambitionner : lauréat de l'Institut de France, membre associé de l'Académie de Médecine, membre correspondant de l'Académie Royale de Médecine de Rome et de celle de Bruxelles, il fut successivement président de la plupart des sociétés savantes de notre ville, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, président du Syndicat des Médecins du Rhône. Il fut président à diverses reprises de la section de médecine du Congrès annuel de l'Association française pour l'avancement des sciences, et aussi du Congrès français tenu à Lyon en 1911. Il était membre de l'Association internationale d'urologie. Il regardait comme un devoir de prendre part aux Congrès médicaux et plus spécialement de se rendre aux Congrès internationaux, où il contribuait grandement à assurer la diffusion de la science française.

Les œuvres d'assistance intéressaient J. Teissier. Depuis 1919, il était administrateur des Hospices Civils de Lyon.

Pendant la guerre, en qualité de médecin principal de première classe, il assuma de lourdes charges médicales et se consacra avec l'ardeur qu'il apportait à tout ce qu'il entreprenait au succès de l'œuvre d'assistance aux convalescents militaires, dont il était le délégué pour la quatorzième région.

J. Teissier recevait, en 1921, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Il était officier de l'Instruction publique, commandeur de la Couronne d'Italie, chevalier de Saint-Maurice-et-Lazare, etc.

Mais nous ne donnerions qu'une idée bien imparfaite de ce que fut J. Teissier si, à toutes les qualités qui font le savant et le grand médecin, nous n'ajoutions les qualités de cœur. Il fut essentiellement bon. Tous ceux qu'il a soignés, soulagés ou guéris, ses malades d'hôpital sur lesquels il s'est penché avec affection, et les soldats qui lui furent confiés pendant la guerre, tous ont éprouvé cette bonté. Aussi, lorsqu'en 1909 ses élèves, fêtant le jubilé scientifique de leur maître, lui offrirent avec un magnifique livre jubilaire, une plaquette très artistique en bronze, œuvre du Professeur Paul Richer, fit-on justement graver sur le revers de celle-ci ces lignes qui, dans leur concision, donnent l'idée la plus juste de J. Teissier : *Patri non impar, pariterque scientiæ et miseris deditus.*

J. Teissier eut pour ses élèves une affection sans bornes, aimant à les accueillir comme ses enfants, les encourageant, les aidant de toutes façons et se dépensant pour eux sans compter. Quand le succès récompensait leurs efforts, il en éprouvait une immense joie. Nombreux nous sommes qui pouvons et devons en témoigner.

Cet homme sensible et bon eut sa vie assombrie par des deuils cruels. Il avait perdu trois enfants : une fille mariée à notre distingué confrère et ami, le Docteur Henri Gimbert (de Cannes), et deux fils, dont l'un encore jeune et dont l'autre, Bénédict, destiné à devenir un homme de science, donnait les plus légitimes espoirs. Celui-ci devait continuer la dynastie médicale des Teissier, qui compte encore un représentant éminent à la

Faculté de Médecine de Paris, le Professeur Pierre Teissier, cousin de notre maître.

Après chacun des deuils irréparables qui le frappaient, J. Teissier, loin de se replier sur sa douleur, trouvait dans sa passion de travail un adoucissement à sa peine.

Lorsque l'heure de la retraite sonna, particulièrement pénible pour ce savant encore en pleine activité, il ne se résigna pas à l'inaction et utilisa ses loisirs pour coordonner ses innombrables documents et reprendre, avec le recul suffisant, les études qui lui avaient été les plus chères. Il se préparait à présider tout prochainement et pour la quatrième fois la section médicale du Congrès de l'Avancement des Sciences, quand la mort est venue mettre un terme à cette vie de travail inlassable. Il s'est éteint entouré des siens, de son admirable compagne, Mme Teissier, qui fut la collaboratrice parfaite de toute sa vie, de son fils, André Teissier, Professeur distingué à l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville, de sa petite-fille, de ses élèves et amis.

Ses funérailles, simples comme il l'avait demandé, se sont déroulées, au milieu d'une affluence considérable, dans ce vieil Hôtel-Dieu où il avait passé plus de cinquante ans de sa vie, où son père et lui-même avaient enseigné avec éclat, et dont il était administrateur.

Avec J. Teissier disparaît un grand médecin, qui fut doué de belles qualités de cœur. Le nom de notre maître vénéré restera en bonne place dans l'histoire de la littérature médicale de ces cinquante dernières années, et sa mémoire sera pieusement conservée par tous ceux qui l'ont connu et l'ont aimé.

ARTICLE

publié dans le *Bulletin Officiel du Syndicat des Médecins du Rhône*,
Juin 1926,

par le Docteur M. MICHON,
Président du Syndicat.

Ce n'est pas sans une vive émotion que j'essaie aujourd'hui de fixer, en quelques traits, l'image du Professeur Teissier qui vient de disparaître, et de rappeler les immenses services qu'il a rendus, pendant sa longue carrière, au corps médical tout entier.

Il ne m'appartient pas d'étudier ici le savant. Des voix plus autorisées que la mienne, sauront mettre en évidence ses titres scientifiques. C'est l'homme, le confrère que je veux surtout envisager. Et pour remplir le rôle que je veux m'assigner, il me suffit de parcourir dans ma mémoire, les divers feuillets de ma vie médicale, depuis près d'un demi-siècle : j'y retrouve, presque à chaque alinéa, le nom du Professeur Teissier.

Même avant le début de mes études, ce nom déjà m'était cher. Pendant mon enfance, ma mère m'avait conduit à Lyon, pour consulter le Professeur Bénédict Teissier : je n'ai jamais perdu de vue ses yeux si doux, son visage bienveillant qu'encadrait une chevelure léonine.

Je me rappelle l'enthousiasme que provoqua, dans

le monde des étudiants lyonnais, Joseph Teissier, lorsqu'il revint de Paris, entouré de la gloire qu'il avait acquise au premier concours d'agrégation, après la fondation de la Faculté. Tous les internes de ma génération se rappellent aussi le service du Perron. Et à la Faculté, au cours de pathologie interne les auditeurs accouraient si nombreux qu'ils devaient arriver longtemps à l'avance, pour s'assurer une place, comme les spectateurs au théâtre, les jours de représentation extraordinaire.

C'est que les étudiants savent reconnaître euxmêmes les maîtres qui méritent leur estime. Un agrégé disait un jour : « Après l'examen d'anatomie, aller à la Faculté, c'est le meilleur moyen de perdre son temps. » Cette affirmation humoristique n'était pas vraie au temps de Joseph Teissier. Nulle part, mieux qu'à son cours on ne pouvait apprendre la pathologie, surtout la pathologie nerveuse, aussi vite, aussi nettement, aussi complètement. Par une innovation heureuse, le maître choisissait, dans son service, et amenait à son cours des malades admirablement triés et présentant les symptômes qu'il désirait faire connaître. Des tableaux coloriés, des dessins au tableau noir complétaient l'enseignement et fixaient dans la mémoire des assistants une empreinte ineffaçable.

« Segnius irritant animos demissa par aurem
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus. »

Trente ans après ces leçons, lorsque je me reportais au temps joyeux de l'internat et je parlais de la sclérose en plaques, avec mon cher ami Léon Doland, nous évoquions aussitôt le souvenir du « père Radix »,

sa démarche et son langage caractéristiques. Ce brave père Radix était fier d'être un malade « dont on parlait à la Faculté ».

Dès le principe et pendant toute sa vie professorale, une des qualités dominantes du Professeur Teissier fut une conscience rigoureuse. Elle se manifestait dans tous les domaines. Pour accroître le prestige de la Faculté de sa ville natale, il rayonnait non seulement en France, mais à l'étranger, assistait aux congrès scientifiques, se dévouait pour ses collègues qui lui rendaient bien la sympathie qu'il leur avait témoignée. Combien nous avons été touché ce matin, de voir à côté de la famille, le Professeur Maragliano, de Gênes, que nous avons eu l'honneur de rencontrer, à plusieurs reprises, dans la maison si accueillante du Point-du-Jour !

Personne n'a oublié le Congrès provincial de médecine interne, tenu à Lyon, en octobre 1911 et les réceptions à la fois magnifiques et cordiales qui en marquèrent le développement.

Beaucoup d'entre nous déplorent que tout lien officiel soit rompu entre la Faculté et les étudiants, dès que ceux-ci ont passé leur thèse. Bien souvent les journaux professionnels se sont faits l'écho de ce même regret.

Le Docteur Teissier avait remarqué cette lacune : chaque fois qu'il retrouvait un de ses anciens élèves, il lui manifestait une sympathie nouvelle qui resserrait les liens antérieurs.

C'est sans doute parce qu'il avait bien compris l'importance de la fraternité qui doit unir tous les membres du corps médical — quel que soit le degré de l'échelle professionnelle où le sort les a fixés — qu'il accepta la

présidence du Syndicat des Médecins du Rhône, en 1911, après la mort du Docteur Chambard-Hénon.

Un de nos confrères, qui le connaissait bien et qui l'avait assisté pendant toute la durée de sa présidence, me disait de lui : « A son entrée en fonction, il ne connaissait rien de la vie syndicale à laquelle il n'avait jamais été mêlé. On pensait qu'il s'en désintéresserait. Grande fut la surprise, lorsqu'on le vit à l'œuvre. Il se documentait lui-même. Aucune question, même d'importance minime n'était négligée. Il savait « se débrouiller » intervenant à la Mairie, à la Préfecture, voire même au Gouvernement, toujours avec à-propos — et obtenait tout ce qu'il réclamait. En raison de sa notoriété, il a pu rendre de très grands services, surtout pendant les années difficiles de la guerre. »

Lorsque j'eus l'honneur de lui succéder, je ne trouvai aucune question en souffrance. Combien j'avais raison d'insister sur sa conscience professionnelle !

Il savait s'adapter merveilleusement aux différents milieux. Il était digne, majestueux dans les Congrès. Simple, bienveillant dans les réunions professionnelles. Toujours il était animé du désir de remplir dignement sa tâche. Et il a toujours réussi à tenir noblement les rôles qui lui étaient confiés.

C'était un bon maître, un excellent ami, un confrère digne de la sympathie universelle. Nous garderons pieusement son souvenir.

A Mme Teissier, qui fut une compagne si dévouée, à son fils André et à tous les siens, nous adressons nos hommages et l'expression émue de nos condoléances attristées.

ARTICLE

publié dans le *Progrès Médical,* 26 Juin 1926,

par le Docteur E. PALLASSE,
Médecin des Hôpitaux de Lyon

Le 13 juin 1926, le Professeur J. Teissier est mort dans sa 75e année.

Son activité médicale fut particulièrement féconde.

S'il est encore prématuré pour porter sur son œuvre une conclusion définitive, il n'est pas inutile d'en marquer les points essentiels, pour apporter au Disparu le témoignage précis que ses élèves et ses contemporains rendent justice à son labeur : ils ont compris l'effort de celui qui occupa pendant si longtemps une place de premier plan dans la médecine lyonnaise.

Son père, Bénédict Teissier, avait déjà tenu un rang illustre et avait été le premier et remarquable titulaire de la chaire de Clinique médicale. En 1884, Bondet lui succédait et, jusqu'en 1907, instruisait les élèves par son exemple de clinicien avisé et prudent.

En 1907, J. Teissier, déjà professeur de pathologie interne, lui succédait et devenait professeur de clinique.

Il était un peu inquiet et, si, comme il le disait, il réalisait ainsi le rêve de toute sa vie, il craignait d'arriver un peu tard, de ne pouvoir suffire à sa tâche qu'il voulait grandiose et magnifiquement complexe. Il comprenait que l'on devait changer quelque chose en médecine. Il voulait tout employer de front. L'anatomie pathologique, la chimie, la biologie, l'expérimentation devaient apporter leur secours à la clinique, et l'organisation de son laboratoire occupa tous ses soins. Il y consacra, sans compter, sa peine et son argent; il y fit affluer les dons, pour ne négliger aucun moyen matériel dans des locaux pourtant très insuffisants.

Son enseignement était très préparé pour ne rien livrer au hasard et produire les meilleurs résultats. Aux leçons de ses collaborateurs qu'il suivait lui-même pour les reprendre au besoin, il adjoignait les leçons magistrales soigneusement étudiées, très fouillées, véritable morceau original fourmillant d'idées neuves et fécondes. Il avait des notions très arrêtées sur l'instruction médicale des jeunes étudiants qu'il voulait marquer à l'empreinte de sa façon de comprendre la clinique dès leur arrivée en médecine. Il aurait voulu les voir tous passer dans sa clinique tant il était convaincu que sa méthode était la bonne et que, dès le début de leurs études, ils devaient comprendre que le laboratoire et la clinique étaient liés indissolublement. En cela, il n'était peut-être pas novateur, mais il le devenait par la ténacité à vouloir enraciner cette idée dans l'esprit des générations commençantes.

Pendant quinze ans, il continua sans faiblir son en-

seignement, négligeant ses autres occupations et surtout sa clientèle.

Dès le matin, à l'amphithéâtre, il surveillait la propédeutique, interrogeant lui-même les élèves. A la visite des salles, il continuait inlassablement le même exercice, ne s'interrompant que pour s'intéresser plus particulièrement au sort de ses malades qu'il entourait d'une sollicitude sans bornes.

Il abordait la chaire de clinique avec le grand souci de faire des recherches et des travaux originaux; mais il était déjà accompagné d'un bagage scientifique des plus importants. Ses deux thèses : *Du diabète phosphatique* (1877) et *De la valeur thérapeutique des courants continus* (1878), avaient déjà donné du relief au médecin et au jeune agrégé.

Le *Traité de pathologie interne* avec Laveran, dont la quatrième édition est de 1894, valut à leurs auteurs une légitime notoriété et consacrait l'autorité de J. Teissier comme Professeur de pathologie interne depuis 1884. Une série de travaux originaux fut poursuivie pendant 18 ans dans son service de médecin des hôpitaux qu'il quitta vers 1900.

Enumérer et examiner ici les travaux de J. Teissier dans sa carrière scientifique serait une tâche un peu vaine. Le temps se chargera d'en préciser et affermir le mérite. Lui-même, dans un article qui a des allures de testament scientifique, s'est chargé d'en définir l'esprit et les tendances. Dans un numéro du *Journal de Médecine de Lyon* (5 juin 1923), il a parcouru les différents chapitres de la pathologie auxquels il s'est

spécialement intéressé, et ils sont nombreux, et il a exposé sincèrement ses buts, ses espérances, ses résultats, en s'excusant noblement de n'avoir pas mieux fait.

On peut dire cependant, d'ores et déjà, que Teissier restera surtout le champion des albuminuries curables. La maladie de Pavy-Teissier, ou albuminurie cyclique, est entrée dans l'histoire et, comme le disait Maragliano, J. Teissier a contribué plus que tout autre à modifier dans un sens favorable le pronostic général des albuminuries fonctionnelles. Il a étudié aussi la grippe, cette affection toujours un peu mystérieuse, et la forme de la courbe thermométrique un peu spéciale, le V grippal qui souligne la rémission passagère des premiers jours, est bien dû à son observation.

L'aortite abdominale est solidement établie actuellement grâce à sa description et on ne nie plus maintenant le fait clinique, on élucide seulement sa pathogénie. J. Teissier a voulu résoudre le problème redoutable de l'insuffisance rénale. Sa conception de la sérothérapie des néphrites par le sérum de la veine rénale de chèvre reste une tentative ingénieuse, qui est susceptible de rendre des services dans l'urémie des néphrites aiguës.

Avec son élève et ami, le Professeur Roque, il a établi une classification claire et précise du rhumatisme chronique qui est actuellement classique. Ce sont là les réalisations les plus importantes de sa vie scientifique. Il a eu d'autres pensées ; il disait, dans une de ses leçons, qu'il voulait passer les dernières années de sa vie à l'étude du traitement de la tuberculose, et à l'étude

des néphrotoxines. Il est sûr que ces deux problèmes pourraient suffire à absorber plus d'une activité scientifique et il sera parti sans avoir vu se dessiner une ombre de solution.

Quand il fallut quitter cette chaire, où les difficultés des temps le prolongèrent deux années, il lui semblait qu'une partie de lui-même s'en allait, tant il s'était incorporé son rôle de Professeur, et tant il avait encore d'activité. Il ne semblait pas qu'il dût jamais s'arrêter. De tels hommes doivent mourir en place et ne pas connaître les loisirs déprimants de la retraite.

En écrivant cette courte notice, dernier hommage à un Maître disparu, nous nous défendons autant que possible de toute partialité dans nos jugements. Mais pourtant, il y a des arguments personnels qui doivent motiver nos dires et que seuls nous pouvons utiliser.

Il nous serait facile, à nous, qui depuis 27 ans, depuis notre externat, puis quand nous fûmes son premier chef de clinique, puis attaché à son laboratoire, de dire tout ce que l'on peut savoir de sa vie et de la haute conception qu'il avait de son rôle de Maître et de Professeur.

Nul n'avait, plus que lui, le souci du bon renom de la Faculté à laquelle il appartenait. On pouvait l'envoyer en mission, et, soit à Moscou, à Rome, à Copenhague, au Caire, à Berlin, à Bruxelles, partout il représentait magnifiquement et avec faste, la Faculté de Lyon et son Pays.

Ses élèves peuvent dire ce qu'il fut pour eux. Toujours prêt à rendre service, même aux plus modestes

d'entre eux, à les aider de ses conseils, de ses encouragements moraux et matériels. On ne pouvait lui faire un plus grand plaisir que de lui demander un service ou son appui dans les moments difficiles de la vie. Au soir de sa carrière, il a connu des moments pénibles. L'infirmité lui était venue, vaillamment supportée comme elle l'est aussi chez sa collaboratrice la plus chère et la compagne de ses bons et mauvais jours, dans un foyer trop souvent traversé par des épreuves. Il gardait alors à ses élèves un accueil souriant ne pensant pas à ses maux, s'intéressant toujours à tous.

Ce Maître, qui aimait passionnément la médecine, a voulu qu'on célébrât ses funérailles dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu entouré de ses collègues, les Administrateurs des Hôpitaux, de ses pairs, les Professeurs de la Faculté, de ses élèves les plus modestes, des religieuses et de la foule anonyme, qui sait pourtant reconnaître quand quelqu'un de grand s'en va, quelqu'un qui avait tenu une grande place, beaucoup travaillé et fait beaucoup de bien.

ARTICLE

publié dans le *Concours Médical,* 25 Juillet 1926,

par le Professeur H. FRENKEL, de Toulouse.

Les nombreux élèves, confrères et amis que comptait Joseph Teissier, Professeur honoraire à la Faculté de Médecine de Lyon, membre associé de l'Académie Nationale de Médecine, ont appris avec une douloureuse émotion le décès de ce Maître si hautement estimé, survenu le 13 juin dernier. Avec lui disparaît une des figures les plus sympathiques de la Science médicale française, qui, depuis 50 ans, était à l'avant-garde de la Clinique médicale, en apportant le concours de son labeur inlassable à toutes les manifestations du travail collectif, comme il donnait l'exemple du travail individuel au lit du malade, au laboratoire, dans le silence du cabinet.

I

Joseph Teissier naquit à Lyon le 1er octobre 1851, d'une famille qui devait s'illustrer par plusieurs sommités médicales. Son père, Bénédict Teissier, déjà Professeur à l'Ecole de Médecine de Lyon, a créé la Clini-

que médicale de la nouvelle Faculté de Lyon, en 1878. Après avoir brillamment parcouru tous les échelons des concours préparatoires aux hôpitaux et à la Faculté, Docteur en Médecine en 1876, Joseph Teissier accéda, dès son premier concours, au but, nommé en 1878 médecin des Hôpitaux de Lyon et agrégé de la Faculté de Médecine de la même ville, âgé seulement de 27 ans. Six ans après, il devint titulaire de la chaire de pathologie interne, en 1884. Il affirma et confirma sa jeune maîtrise en publiant, en collaboration avec Laveran : *Les nouveaux éléments de pathologie médicale,* dont la quatrième édition parut en 1904, vingt ans après la première.

Ce fut alors son activité féconde d'enseignement, auquel il s'adonna corps et âme. Il préparait toujours, avec le plus grand soin, son cours à la Faculté qu'il professa pendant vingt-trois ans, jusqu'au moment où il passa à la Clinique médicale. Son vrai enseignement était au lit du malade. Là, il communiait avec ses auditeurs en leur insufflant, avec le goût de la clinique, l'amour du malade. Derrière la maladie, il discernait toujours l'homme avec toutes ses fonctions, toutes ses réactions, ses particularités, ses hérédités, associations morbides et toute son individualité. D'autre part, il cherchait toujours à s'élever du particulier au général et à étudier, à l'occasion de chaque cas clinique, comment interviennent les grands processus morbides et quelles sont leurs affinités. Il avait la coquetterie de montrer comment tout se tient en pathologie et comment on peut, avec un cas clinique, faire des incursions

dans tous les domaines de celle-ci. Après s'être élevé du symptôme au syndrome, il en retrouvait la pathogénie pour aboutir à la vraie thérapeutique, le traitement pathogénique. En même temps, il avait à cœur de faire un enseignement pratique, fécond en résultats. Il insistait auprès de ses élèves sur la portée pratique d'un pronostic judicieux, en leur rappelant qu'ils seront jugés par la famille de leurs clients, non d'après leur diagnostic, mais d'après leur pronostic.

Lorsqu'en 1903 sonna l'heure de la retraite du service hospitalier, alors qu'il était dans la plénitude de ses forces de Professeur, il ne trouvait pas sa chaire de pathologie interne une tribune suffisante pour absorber son besoin d'enseignement clinique. Il passa quelques années pénibles, regrettant son service de l'Hôtel-Dieu qui remplissait une bonne partie de sa vie. Heureusement, en 1907, il put échanger sa chaire théorique contre la Clinique médicale, celle-là même dont son père avait été le premier titulaire; et alors commença une nouvelle période de son labeur clinique qui s'étend jusqu'en 1924. Il réorganisa son enseignement d'une façon complète, en mettant au point toutes les ressources du laboratoire dans leurs rapports avec la clinique et en mettant à contribution les richesses de l'Ecole lyonnaise en collaborateurs instruits et zélés. Il n'est vraiment pas exagéré de parler de l'Ecole de Joseph Teissier et une simple énumération, si incomplète soit-elle, de ses élèves, montrera la puissance d'attraction qu'exerçait ce Maître sur les jeunes qui cherchaient leur voie. A la période hospitalière d'avant 1903, appartiennent : son

ami et bras droit, le Professeur Roque, collaborateur fidèle et, à son tour, un des Maîtres de l'Ecole clinique lyonnaise; le Professeur Courmont, le regretté Professeur Chatin, agrégé; le regretté Joanny Roux, médecin des Hôpitaux de Saint-Etienne; le Professeur Fernand Arloing, le Professeur Cade, pour n'en citer que quelques-uns. Dans la période clinique, postérieure à 1903, entrent Thévenot, Roubier, Rebattu, Pallasse, Garin, Goyet, tous médecins des Hôpitaux; Mayet, Professeur d'anthropologie, et tant d'autres que nous n'avons pas personnellement connus.

II

Après avoir prodigué à ses élèves les trésors de son expérience au lit des malades, le Professeur Joseph Teissier continua à les honorer de son amitié en dehors de la Faculté et des Hôpitaux, en leur ouvrant largement les portes de son foyer dont l'hospitalité était aussi recherchée que généreuse. Mme Teissier secondait, avec sa grâce exquise et sans ménager sa peine, son mari dont elle semblait deviner toutes les pensées intimes. Combien de générations de simples étudiants, combien de générations d'élèves de l'Ecole du Service de Santé Militaire furent reçus au Point-du-Jour, dans cette charmante demeure où l'on oubliait préoccupations d'examen ou professionnelles, soucis et chagrins au milieu de cette jeunesse d'élite dont aimait à s'entourer notre regretté Maître ? Les après-midi de dimanche, on pouvait trouver dans les jardins ou les salons du Chemin d'Alaï, au milieu d'un groupe de savants, magistrats,

artistes ou notabilités lyonnaises, de nombreux jeunes gens, futurs professeurs, futurs médecins inspecteurs d'armée, futurs généraux, hauts magistrats. Avec une bienveillance qui a toujours suscité ma plus vive admiration, il tirait de l'obscurité les jeunes travailleurs qu'il encourageait de son mieux et auxquels il indiquait leur voie, lorsqu'ils ne savaient pas ou ne pouvaient pas la trouver par leurs propres forces. Ceux qui n'abordaient pas la voie des concours étaient d'ailleurs reçus avec la même amitié que ses collaborateurs plus directs, et c'est ainsi qu'on rencontrait souvent des praticiens de la région lyonnaise avec leur famille parmi les invités du dimanche. Cet intérêt pour le confrère praticien a trouvé son expression symbolique dans le fait que Joseph Teissier fut un des présidents du Syndicat des Médecins du Rhône.

Joseph Teissier était un homme plein de vie, aimant la vie, aimant son semblable, aimant la société. Ce besoin d'activité et cette sociabilité chez un homme curieux des êtres et des choses expliquent qu'il aimait les voyages ; il fut, en effet, un grand voyageur. Ses voyages — *utile dulci* — étaient à la fois voyages d'agrément et voyages d'études. Il était toujours accompagné de Mme Teissier et ce trait montre encore l'homme. S'il aimait son prochain, il considérait sa famille comme doublement proche. Il n'aurait goûté aucun plaisir dans ses déplacements s'il n'était accompagné des siens. En 1885, à propos d'un Congrès International de Médecine à Budapest, il visita la Hongrie. En 1890, à la suite de l'épidémie d'influenza de 1889-90, il visita la Pologne et la

Russie, chargé d'une mission d'études sur l'origine de cette épidémie. Dans ce voyage, il fut accompagné aussi par M. Pierre Teissier, alors interne des Hôpitaux de Paris. A Varsovie, à Saint-Pétersbourg, à Moscou, les milieux scientifiques lui réservèrent un accueil des plus flatteurs et l'aidèrent dans ses recherches. Il revint avec une abondante documentation d'ordre clinique, bactériologique, météorologique et historique qui lui a permis de rédiger un rapport au Ministre de l'Instruction publique, extrêmement remarquable, sur l'origine, les causes, la diffusion et les manifestations de cette pandémie. En 1893, il publia ses leçons cliniques sur la grippe-influenza, pleines de vues personnelles et résumant d'une façon lumineuse les riches matériaux qu'il avait accumulés sur cette question.

En 1902, au retour d'un voyage en Egypte, il fut obligé de subir une quarantaine au Frioul. Là, un grand malheur vint le frapper. Son fils Bénédict, externe des Hôpitaux de Lyon, qui donnait déjà les meilleures espérances et s'était déjà signalé par quelques travaux personnels, tomba gravement malade et, malgré les soins les plus éclairés et les plus dévoués, succomba à une maladie infectieuse dès son retour à Lyon. Déjà, une dizaine d'années auparavant, il avait perdu un jeune garçon de 11 ans, ce qui l'avait fortement éprouvé. Ce nouveau coup l'eût anénanti, sans son énergie peu commune qui lui a permis de se reprendre et de se replonger dans le travail. Mais le sort lui ménageait de nouvelles douleurs. Il devait perdre encore un de ses enfants, sa fille unique, qui était devenue une femme char-

mante et lui avait donné deux petits-enfants, sa grande joie. Malheureusement, vers la fin de la guerre, l'épidémie de grippe alors régnante vint le frapper dans cette chère affection. Ce coup a fortement ébranlé sa robuste constitution et préparé l'affaiblissement auquel il devait succomber cette année. Ses vieux jours ont été gravement assombris par cette troisième perte, peut-être la plus cruelle de toutes. Cet homme, que la fortune avait comblé au point de vue des succès extérieurs, a subi comme rançon un vrai martyre réparti sur diverses périodes de son existence, martyre par le fait de sa grande sensibilité affective et par le fait de son sens familial pieusement cultivé.

Pendant la guerre, malgré son âge déjà avancé, Teissier joua à Lyon un rôle de premier plan. Délégué à la tête de l'Œuvre d'Assistance aux Convalescents Militaires, il s'adonna à sa tâche avec toute son ardeur, comme il savait le faire. Aussi, après avoir, avant la guerre, parcouru les grades de chevalier et d'officier dans l'ordre national de la Légion d'honneur, fut-il promu, à la fin des hostilités, au grade de Commandeur. Nulle cravate ne fut mieux méritée.

Après la guerre, il continua son enseignement jusqu'en 1924, date à laquelle il consentit à modérer son activité. Il lutta pour ainsi dire jusqu'au bout, toujours à la recherche du mieux dans son art. Après une maladie de quelques mois, il succomba entouré des siens, le 13 juin 1926.

III

Il m'est impossible, dans cette rapide notice nécrologique, d'esquisser, ne fût-ce qu'à grands traits, l'œuvre scientifique de Joseph Teissier. C'est là une tâche de longue haleine qu'entreprendra, sans doute, à loisir et avec le recul convenable, quelqu'un de ses nombreux élèves. Rappelons seulement ici que son œuvre est marquante dans les branches les plus variées de la pathologie médicale. En outre de ses ouvrages didactiques et de grande diffusion, tels que les *Nouveaux éléments de pathologie médicale,* les articles du Traité de Médecine faits en collaboration avec G. Roque, les articles du *Traité de thérapeutique,* de Robin, en outre de ses *Leçons cliniques sur la grippe-influenza,* en outre de ses monographies sur *Les albuminuries curables,* etc., il faudrait passer en revue la plupart des chapitres de la pathologie où il a innové. Parmi les maladies infectieuses, la grippe et la diphtérie ont particulièrement attiré son intérêt. Parmi les maladies chroniques, il a surtout étudié la pathologie rénale, la pathologie cardio-vasculaire et le rhumatisme chronique. Mais combiend'autres travaux de premier ordre dans les domaines les plus variés: phosphaturie et diabète phosphaturique, mal perforant aortique, divers travaux de pathologie nerveuse et notamment sur l'hystérie, la liste est longue des sujets lumineusement traités.

Son œuvre sur la pathologie rénale est remarquable par la continuité de l'effort qu'il a fourni pour élu-

cider les régions les plus obscures de ce domaine. Albuminuries physiologiques, albuminuries orthostatiques, albuminuries curables, sécrétions internes du rein, sérothérapie rénale, formes des néphrites, autant de questions qu'il a remises sur le chantier presque toute sa vie. De même, dans l'ordre de la pathologie cardio-vasculaire : souffles extra-cardiaques, pression vasculaire générale et pressions locales, troubles de la circulation locale, hypertensions partielles et localisées, signe de la pédieuse, aortites et artérites, questions d'œdèmes, œdèmes du poumon et œdèmes de la circulation générale; dans toutes ces questions, ses recherches sont empreintes d'un cachet tout personnel.

Son œuvre scientifique ne se limite pas aux publications des traités, monographies, cliniques et articles des revues scientifiques, car il a été parmi les ouvriers de la première heure et des plus assidus dans les réunions scientifiques, sociétés et congrès. Rapporteur au Congrès de Médecine de Bordeaux en 1894 de la question sur *l'Œdème aigu du poumon,* il a pris part à la plupart des Congrès de Médecine interne en France et à l'étranger. Il a été successivement président de nombreuses Sociétés savantes, telles la Société des Sciences Médicales de Lyon, la Société d'Anthropologie de Lyon, la Société Médicale des Hôpitaux de Lyon, la Société pour l'Avancement des Sciences, Congrès Français de Médecine interne à Lyon, etc. Les savants étrangers ont tenu à honorer son dévouement à la Science en le nommant membre correspondant de l'Académie Royale de Rome, Commandeur de la Couronne d'Italie, Chevalier

de Saint-Maurice-et-Lazare et de divers autres ordres étrangers.

IV

A l'occasion du 25e anniversaire de son enseignement, ses amis et élèves ont fêté, le 19 décembre 1909, son Jubilé en lui offrant une médaille et un Livre jubilaire écrit à son intention. Parmi les 74 signataires de ce recueil de mémoires, tous originaux, nous ne citerons que S. et F. Arloing, Arnozan, Baccelli, L. Bard, Alexis Carrel, J. et P. Courmont, Chauffard, Fr. Franck, Hallopeau, Henrijean, His, Maragliano, Pierre Marie, Germain Roque, P. Spillmann, Pierre Teissier, F. Widal. Pour obtenir pareil hommage à l'âge de 58 ans, il faut bien avoir rendu quelques services à la science! Son grand talent, la hauteur de ses vues, son caractère tout de dévouement pour les autres, furent autant de facteurs qui multiplièrent le nombre de ses fervents et de ses admirateurs.

Le public qui, de loin, assiste aux manifestations extérieures du succès d'un homme en vue ne s'imagine pas au prix de combien d'efforts est acheté pareil succès. Dans le domaine de la science, le talent n'est pas tout. Il faut encore du travail, beaucoup de travail, car, on l'a dit, le génie n'est qu'une longue patience, dans le domaine scientifique du moins. Il nous a été donné d'être témoin émerveillé de la manière de travailler de notre maître. Nous avons pu assister pendant 15 jours à son activité qui nous a véritablement étourdi. Pour mettre sur pied un grand travail de rédaction sur ma-

tériaux bien digérés au préalable, il se levait pendant cette quinzaine chaque jour avant 6 heures du matin ; travail de rédaction de 6 heures à 8 h. 30. Déjeuner et départ en voiture pour l'hôpital. Séance d'hôpital de 9 heures à 11 heures. Menues occupations et déjeuner. Activité professionnelle (consultations au cabinet) et autres visites imprévues jusqu'à 6 h. 30. Retour à la campagne, dîner, occupations diverses jusqu'à 9 heures. de 9 heures à minuit, travail de rédaction d'un jet, avec de rares et courtes interruptions. Tout cela avec son entrain et comme en se jouant ! Ce qu'une pareille journée représente de tension nerveuse et d'efforts intellectuels, ne peut le comprendre que celui qui l'a vécue.

Je viens de faire allusion à son activité professionnelle. Elle était débordante, car Teissier était un des plus grands médecins consultants de Lyon. Cette réputation de consultant, qui s'étendait bien au delà de la région lyonnaise et même au delà des frontières du pays, était due, non seulement à sa grande science et à son talent de clinicien, mais dans une large mesure aussi, à ses qualités de cœur et à son amour du prochain. Il savait doubler la valeur de ses conseils matériels par le traitement moral, par la confiance qu'il inspirait, par la sympathie qui se dégageait de toute sa personne. Ce grand médecin était un homme et ce qui caractérisait cet homme par dessus tout, c'était sa bonté. Dans maintes circonstances, ayant discerné derrière la maladie une grande détresse matérielle, il laissait comme trace de son passage un secours discret qui n'offusquait aucune pudeur.

Qu'il soit permis à l'un de ceux qui ont éprouvé ses bienfaits et la générosité de son caractère de s'incliner bien bas devant sa grande figure et d'adresser à sa veuve, Mme Joseph Teissier, à son fils, M. André Teissier, à son gendre, le Docteur Gimbert, et à son cousin, M. le Professeur Pierre Teissier, l'hommage ému de ses douloureuses et bien respectueuses condoléances.

ARTICLE

publié dans l'*Informateur Médical*,

20 Juin 1926.

C'est avec une profonde émotion que tous ceux qui ont fréquenté la Faculté de Lyon auront appris la mort de J. Teissier.

Professeur de Clinique médicale dans la chaire de Bénédict Teissier, son père, il avait organisé un magnifique enseignement, qui attirait dans son service des quantités d'élèves.

Comprenant l'enseignement d'une façon essentiellement clinique, il passait le majeure partie des matinées d'hôpital aux lits des malades, faisant participer tous les élèves à la discussion clinique; souvent, c'est à de merveilleuses joutes qu'il leur était donné d'assister... lorsque, par exemple, M. Bard, alors à Genève, venait visiter le service de son Maître, service dont il est le chef aujourd'hui.

J. Teissier était doué d'une érudition prodigieuse, il avait voyagé dans tous les pays du monde et son

grand plaisir était de parler avec chaque étudiant de son pays natal.

Les plus petits Musées de province n'avaient pas de secrets pour lui, plus d'un stagiaire fut raillé par lui avec une douce bonhomie sur l'ignorance des trésors d'art ou des gloires de son pays.

Souvent, au cours de ses leçons cliniques qu'il faisait à l'amphithéâtre, parce qu'il y était obligé, il se laissait aller à conter des souvenirs personnels ; c'était alors une éblouissante description faite avec l'art le plus fin des grands services hospitaliers du monde ; avec quelle émotion il parlait du Pawlow et de son laboratoire! Ou bien décrivant les épidémies de choléra, de typhus ou de peste qu'il avait vues et vécues en Orient, il traçait de superbes leçons sur l'épidémiologie et la clinique de ces maladies que l'on connaît mieux chez nous depuis la guerre, mais qu'à cette époque peu de médecins osaient aborder en discussion publique.

Arrivé à la fin de sa carrière, couvert de titres et d'honneurs, en France et à l'étranger, il était resté d'une souriante bonhomie; mais souvent éclatait malgré lui l'ironie et le scepticisme permis à un aussi puissant esprit; jamais blessant, il savait toujours tempérer ses paroles d'une réflexion consolante, empreinte de toute la bonté d'un homme à qui la vie avait, hélas! réservé d'immenses douleurs et qui en avait tiré la plus sublime leçon d'abnégation morale.

C'est un sage et un savant que la Faculté de Lyon perd en la personne de J. Teissier.

FRAGMENT du DISCOURS de CLOTURE

du Concours
pour la nomination d'un Médecin des Hôpitaux de Lyon
prononcé le 9 Mai 1927
par M. l'Administrateur Julien TELLIER
Président du Concours

..... C'est au concours du mois de novembre 1878 que fut nommé Médecin des Hôpitaux le Professeur Joseph Teissier, dont nous avons eu à déplorer la disparition au mois de juin dernier. Entré en fonctions le 1er janvier 1883, il avait quitté les Hôpitaux le 31 décembre 1900, après avoir été successivement Chef de Service à l'Hospice du Perron et à l'Hôtel-Dieu. C'est dans cette période seulement que nous voudrions envisager les modalités de son activité. Ses anciens internes du Perron se souviennent de l'enseignement qu'ils ont reçu sous sa direction dans cet hospice, qui passait naguère encore pour être un asile de vieillards, où il n'y avait point de malades intéressants, et uniquement créé, semblait-il, pour que les élèves viennent y goûter un repos bien mérité au sortir des fatigues écrasantes du Concours de l'Internat.

Mais Joseph Teissier eut tôt fait de leur montrer qu'il n'y avait point de malades « fluviaux » ; qu'il y avait dans son service un champ d'études anatomo-cliniques d'une richesse inouïe dont il devait tirer des

éléments précieux pour un enseignement original de la pathologie interne avec présentation de malades à son cours, au grand profit des élèves des Hôpitaux et de la Faculté et même, il faut bien le dire, au grand scandale de quelques-uns des Professeurs de Clinique de l'époque, pour qui le respect des catégories constituait un dogme scholastique intangible.

En même temps, en s'intéressant à des vieillards malades qu'il soignait avec son inlassable bonté, avec tout son cœur, avec les ressources d'un optimisme qui finissait pas créer de la foi et parfois même de la gaîté autour de lui, il donnait ainsi à ceux qui l'entouraient un enseignement d'une autre sorte et qui n'était pas d'un moindre prix aux yeux des médecins qu'au regard du public non professionnel.

Pendant toute sa vie de Médecin des Hôpitaux, comme plus tard dans sa chaire de Clinique médicale, il montra les mêmes qualités du cœur et de l'esprit. Nous n'avons point à envisager ici son rôle scientifique; mais ce qu'il faut répéter, ce qui est même un fait qu'on ne saurait trop exalter, c'est que ce grand homme de bien a profondément honoré la Médecine, non seulement la Médecine lyonnaise, mais la Médecine tout court, et cela surtout parce qu'il a aimé profondément la Médecine. Au nom du Conseil Général d'Administration des Hospices de Lyon, et je puis le dire, au nom de tous ceux qui ont été les témoins de l'œuvre de Joseph Teissier ainsi que de son existence consacrée tout entière au Bien et à la Science, je lui adresse ici le témoignage de notre gratitude et de notre admiration.

ARTICLE

publié sur

" Le Professeur J. TEISSIER et l'Expansion Scientifique Française
à l'Etranger ",

dans *Le Journal de Médecine de Lyon*, 5 Décembre 1926,

et dans *La Revue Internationale de l'Enseignement*, 15 Mars 1927,

par le Docteur Lucien MAYET, de Lyon.

En fin de journée, avec le grand apaisement du crépuscule, l'esprit flotte volontiers sur mille souvenirs qui se précisent dans le jour finissant ou s'estompent dans le clair-obscur de l'horizon... Au soir de sa vie, dans le repos précédant la venue de la nuit éternelle, le Professeur Teissier se reportait volontiers aux étapes — encore proches ou déjà anciennes — qu'il avait accomplies au loin pour que son effort vint grandir la renommée de la Science médicale française. Il voulait qu'elle resplendit dans une clarté d'apothéose à côté de ce nom qui fut, qui est, qui restera longtemps encore le symbole du progrès humain : France.

Dès 1884, Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon, et déjà médecin des Hôpitaux depuis 1878, ayant à soutenir l'éclat du nom de Bénédict Teissier, Joseph Teissier regardait comme un des premiers devoirs de sa charge de travailler largement, puissamment, au rayonnement des doctrines, des idées, des découvertes qui, nées chez nous, étaient trop facilement capturées et naturalisées au delà de nos frontières. Il s'était dit que, tout en travaillant à des recherches originales, il s'imposait de donner une grande part de son activité à ce labeur anonyme et ingrat de mettre en valeur le travail des autres en des rapports témoignant de l'effort collectif français dans les questions à l'ordre du jour. Il se donnait tout entier à cette tâche librement consentie de missionnaire intellectuel, ne reculant ni devant la fatigue de longs déplacements, ni devant les sacrifices imposés par le délaissement d'une clientèle exceptionnellement nombreuse. Mais cette tâche était féconde et à l'accomplir, J. Teissier goûtait une joie profonde qui le dédommageait de son effort — quelquefois aussi de l'ironie quelque peu simpliste de collègues trop enclins à regarder notre cité lyonnaise comme le centre du monde.

Dès 1884 donc, les noms des grandes assises médicales se succèdent : La Haye, Vienne (1887), Saint-Pétersbourg (1890), Naples (1897), Gênes (1899), Le Caire (1902), Liége (1905), Genève (1908), Copenhague (1910). Londres (1911), Rome (1912), Bruxelles (1921)..., pour citer seulement quelques dates retenues parmi beaucoup d'autres.

Corrélativement, s'échelonnent de somptueuses réceptions offertes aux savants étrangers invités à Lyon pour le Congrès de l'Association française pour l'Avancement des Sciences (1906), pour le Congrès de l'Association des Médecins de Langue française (1911) ou venant visiter nos vieux hôpitaux et notre Université.

En les accueillant ainsi, J. Teissier avait à cœur de rendre sans compter l'hospitalité qui lui avait été offerte en tant que Français.

Dans ce Lyonnais, dont le travail soutenu et parfois écrasant traçait avec patience un sillon profond, s'éveillait souvent un Méditerranéen avec ses enthousiasmes, ses émotions faciles, ses violences mêmes, ses dépressions, avec surtout une sensibilité vibrante qui, chez les hommes de ce type ethnique, décuple les peines, fait ressentir douloureusement les heurts de la vie, provoque des réactions vives tôt regrettées, mais aussi permet une vaste floraison de plantes merveilleuses dans un jardin secret que bien peu ont entrevu chez cet homme de science, chez ce Maître aux élèves innombrables, chez cet amphitryon offrant à ses hôtes l'accueil d'une hospitalité inégalée.

Donc, de souche ancestrale méditerranéenne, J. Teissier était sans cesse attiré par le berceau même de sa race: la vieille terre d'Ausonie. Il aimait les rives de cette mer latine qui berçait son rêve dans l'admirable décor de San Remo ou de Nervi, de Naples ou de Palerme. Plus encore, il goûtait le charme des petites cités de l'Ombrie — Assisi, Spoleto, Perugia... — ou de la Toscane — Arezzo, San Gimignano, Siena, Prato, Monte

Oliveto... Il y saisissait l'âme italienne insaisissable, il vibrait à son unisson et ce grand Français devenait italianissime, entraînant vers lui et de lui, vers notre pays, de précieuses sympathies. Aussi, n'est-il pas surprenant que le jubilé de Baccelli, célébré au moment où l'Italie était encore hésitante à entrer dans la lutte à nos côtés, ait été l'occasion d'une mission dont le succès était assuré d'avance parce qu'elle lui était confiée.

Des noms ? C'est toute l'élite médicale des Universités d'Italie, parmi les vivants et les disparus, qu'il faudrait citer : Guido Baccelli, Vittorio Ascoli, Marchiafava, Massalongo..., à Rome; Enrico de Renzi, Gaetano Rummo, Rubino, Ferrandini..., à Naples; Ed. Maragliano, L.-M. Bossi, Mariani..., à Gênes; Lucatello, De Giovanni..., à Padoue; L. Devoto, à Milan; Giuffre, à Palerme; Riva, à Parme; Patella, à Sienne; G.-G. Queirolo, à Pise, etc.

Si, libérée de l'emprise germanique, la Science médicale italienne fait aujourd'hui une large, très large place aux travaux français et tout spécialement à ceux publiés par le *Journal de Médecine de Lyon,* que nous lisons traduits ou analysés dans ces magnifiques revues que sont *La Riforma Medica, Il Policlinico, Minerva Medica,* etc., l'influence de notre regretté Maître lyonnais ne saurait être méconnue.

Il y a deux ans, jour pour jour, le Professeur Ascoli, directeur de la Clinique médicale de Rome, rédacteur en chef d'*Il Policlinico,* lui écrivait :

« Venez à Rome! il me sera si facile de vous recevoir à ma clinique... et si vous vouliez bien y faire une

leçon ce serait une joie et un honneur de vous céder la place. Disposez librement de moi pour tout ce que vous jugerez utile, car je ne saurais oublier la haute et affectueuse estime de mon Maître Baccelli à votre égard non plus que votre amour pour notre Italie. »

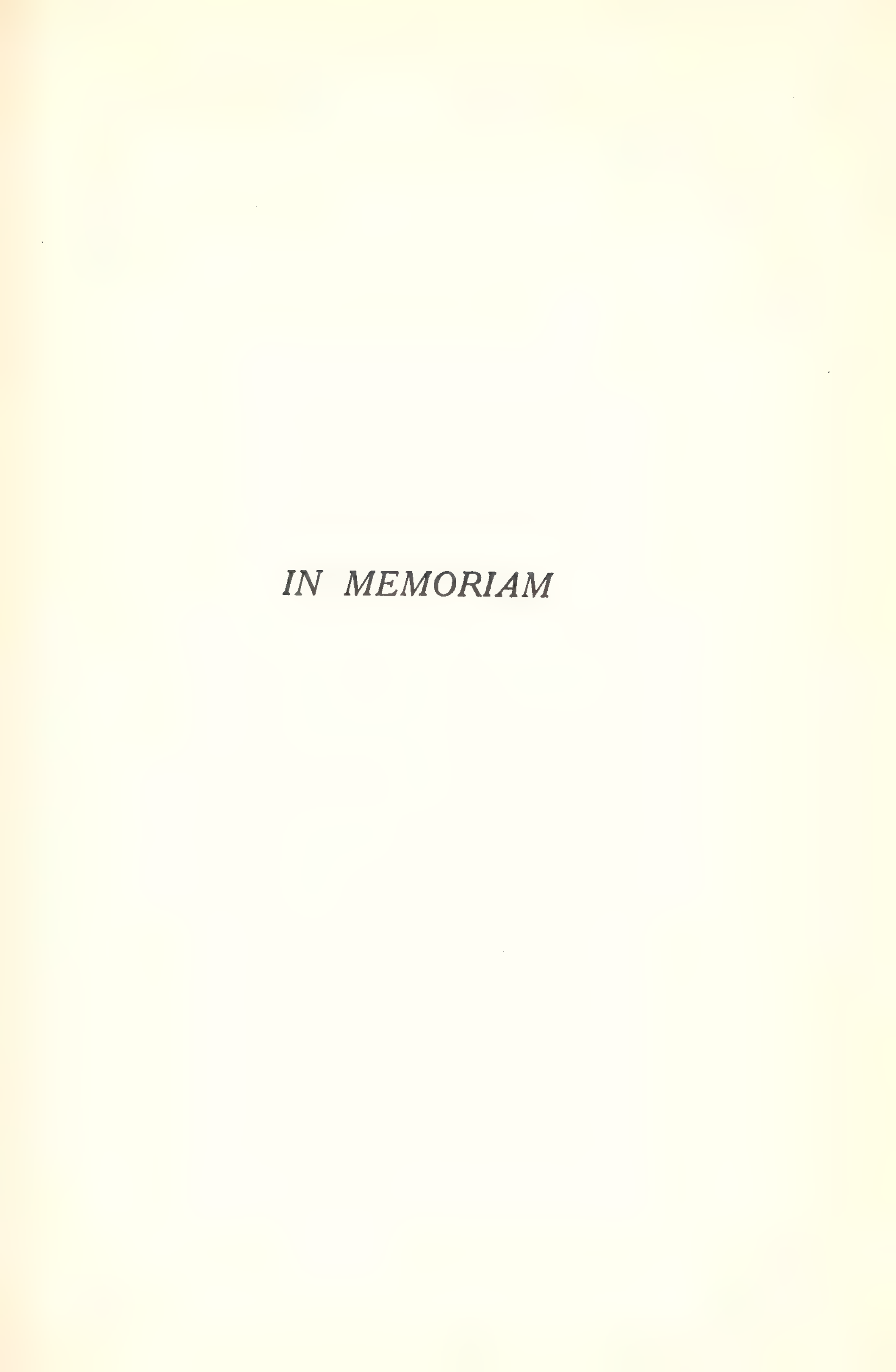
Et l'affection fraternelle du Professeur Sénateur Maragliano lui fit quitter Palerme, où il assistait à des fêtes universitaires, pour, malgré son grand âge, entreprendre sans arrêt l'interminable voyage de la Sicile jusqu'à Lyon et arriver peu avant l'heure des funérailles de son ami.

En Belgique, s'était scellée avec le Professeur Henrijean, de Liége, une amitié non moins profonde, et dont la réciprocité ne s'est non plus jamais démentie. A Liége, c'étaient aussi de constantes relations avec Xavier Francotte, Van Lair, Masius...; à Bruxelles, avec Rummelaere; à Louvain, avec Denys; à Gand, avec Bodgaert, etc...

En Angleterre, il faut citer Fenwick, Vintras, Osler; en Suisse, Bourget, De Cerenville, Eichorst, Ladame, Mayor, D'Espine, Sahli; en Allemagne, Virchow, Blumenthal, Ewald, His, etc., à Berlin; Fred. Muller, Moritz, à Munich; Lydtin, Baumler, à Fribourg, etc.; en Danemark, Salomonsen.

Trop longue et sans grand intérêt pour le lecteur indifférent, se présenterait la liste complète des « amitiés françaises » dont J. Teissier était le grand animateur jusqu'au jour où l'approche de la mort fit vaciller la flamme entre ses mains. A d'autres de la renouveler,

d'en assurer le rayonnement par la sympathie et l'appui des savants de l'étranger. Cette sympathie est souvent lente à se dévoiler pour beaucoup, mais elle allait d'elle-même au Professeur Joseph Teissier comme pendant le demi-siècle précédent, elle était allée au Professeur Bénédict Teissier.



IN MEMORIAM

Le dimanche 12 juin 1927, à dix heures, un médaillon — grande et belle plaque de bronze de Paul Richer — perpétuant la mémoire de M. le Professeur J. Teissier, fut posé dans la salle du Conseil de la Faculté de Médecine.

Cette cérémonie commémorative était présidée par M. le Recteur Gheusi.

M. le Professeur G. Roque présenta l'œuvre qui perpétuera parmi ses collègues l'effigie de Joseph Teissier.

M. l'Adjoint Vial, délégué par le Maire de Lyon empêché, répondit au nom de la Ville de Lyon.

M. le Professeur-Sénateur Ed. Maragliano, de l'Université de Gênes, apporta l'hommage des amis étrangers et celui des savants italiens. Si grande était leur sympathie pour J. Teissier que dans toutes les réunions scientifiques d'Italie où il venait assidûment, il pouvait se croire un des leurs : courtoisie sans doute, mais surtout grande, profonde, sincère affection.

M. le Professeur Fernand ARLOING prononça alors le discours suivant :

MONSIEUR LE RECTEUR, — MONSIEUR LE DOYEN,
MADAME,
MESDAMES, — MESSIEURS,

L'hommage que nous rendons ici à M. le Professeur J. Teissier est marqué d'une gravité particulière et d'une émotion profonde.

Le plus souvent, les cérémonies analogues se déroulent après qu'un long temps s'est écoulé depuis que le Destin a ravi celui que l'on célèbre, le deuil a pu s'adoucir et faire place à la sérénité de la pensée qui permet de juger un homme et son œuvre — et de les glorifier.

Mais aujourd'hui, le souvenir de l'heure poignante de la séparation est d'hier encore. Il jette son voile douloureux sur notre réunion, car il y a un an, jour pour jour, presque minute pour minute, que nous quittait, arrivé au bout du sillon mémorable de son existence de travail et de bonté, le Maître vénéré devant l'effigie duquel nous nous inclinons pieusement.

En inaugurant ce médaillon, les Elèves et les Amis de M. le Professeur J. Teissier ont tenu à apporter, en cet anniversaire, un témoignage impérissable de la fidélité de leurs sentiments et de leur reconnaissance.

Que les fleurs qu'ils y joignent et déposent quel-

ques instants devant ce bronze avant qu'elles n'aillent orner le tombeau où leur Maître connaît son premier, mais éternel repos, portent, mêlé au parfum de leurs corolles, l'hommage ému de cette Faculté à laquelle il a si généreusement consacré ses forces et sa vie.

Nous avons entendu garder à cette cérémonie un caractère de grande simplicité et d'intimité méditative, autant pour répondre à nos propres sentiments que pour obéir à la volonté de celui qui a décliné tout hommage au bord de sa tombe et désiré que son cercueil fût recouvert du drap des pauvres et des souffrants qu'il avait servis ardemment.

L'intimité s'harmonise seule avec notre émotion et nos pensées. C'est dans l'intime de nous-même, au plus profond de notre cœur, que nous gardons, à l'abri de l'oubli, la mémoire et l'exemple de notre Maître.

Nous avions désiré que le plus ancien et le plus éminent élève de M. le Professeur Teissier, son premier collaborateur et son émule, remplît ici le pieux devoir qui m'est échu. Il eût mis sa parole au service de son cœur, comme son cœur avait servi sa plume de façon si touchante dans l'article du *Lyon Médical* écrit après le coup qui nous a tous frappés. M. le Professeur Roque a marqué qu'il tenait à ce qu'il en fût autrement et que, devant l'effigie scellée aux lieux où J. Teissier vécut sa vie de Professeur et d'Universitaire, il convenait que ses disciples vinssent dire la perte que la Jeunesse des Ecoles, l'Université et Lyon avaient éprouvée ainsi que la profondeur de leurs regrets.

Ainsi me suis-je trouvé, malgré moi, investi par mes amis d'une charge bien émouvante, devant laquelle je crains de succomber.

Je m'excuse de mon insuffisance à traduire avec l'accent qui conviendrait, nos sentiments collectifs, notre peine, notre reconnaissance et notre admiration envers un Maître qui nous fut si cher.

Qu'on me pardonne de déroger à la volonté de silence que nous avions proclamée. Au moins ne sera-ce que pour de brèves minutes et en sachant que les paroles qui montent aux lèvres et qui ne sont point dites sont souvent les meilleures.

« *Aetatis suæ quinquagesimo octavo anno!* LVIII » 58 ans! Le Professeur J. Teissier est à l'apogée de sa carrière et de sa renommée.

A cette date, les hommages de ses pairs, de ses admirateurs et de ses élèves viennent à lui spontanément.

C'est l'époque où, pour célébrer les vingt-cinq ans de son enseignement, les Maîtres français et étrangers (car il est universellement connu) se joignent à ses disciples et à ses amis pour lui offrir un livre jubilaire.

Une médaille consacre ses mérites, ses travaux, sa doctrine scientifique et son culte envers son père, son premier Maître. « *Patri non impar pariterque scientiæ* », proclame le bronze. « *Et miseris deditus* », ajoute-t-il, pour compléter la ressemblance.

C'est par cette œuvre remarquable du médailliste éminent, M. le Professeur P. Richer, que notre groupement a désiré perpétuer dans cette salle des actes de la Faculté la présence de celui que nous ne voyons plus.

Aucune œuvre ne pouvait mieux que ce haut-relief où la vie circule, nous restituer ses traits et sa physionomie saisie à cette période brillante de son existence.

Nous retrouvons avec la joie émue du revoir, le front largement modelé se prolongeant sous des cheveux longs rejetés en arrière suivant la mode paternelle; le nez droit et large portant le binocle d'écaille où les lunettes de métal aux branches souples derrière lesquelles brillaient des yeux pénétrants, pleins d'une malice rieuse ou d'un regard compatissant; la bouche à la lèvre charnue, amie de la parole élégante et de la saillie spirituelle; l'oreille bien dessinée, sensible aux nuances de l'auscultation la plus délicate; le maxillaire élargi recouvert d'une barbe frisée, toujours soignée, dont la forme allongeait heureusement le visage; le cou émergeant d'un col droit légèrement évasé attachant cette tête qui irradiait l'intelligence et la bonté à un corps puissant, d'une majestueuse bonhomie, enveloppé dans la correction d'une redingote élégante au revers de soie noire rehaussé de la tache rouge de la rosette de la Légion d'honneur.

C'est ainsi que l'ont connu ses collègues, quarante promotions d'étudiants, ses disciples qui lui doivent tout, leur formation scientifique, l'orientation de leur carrière, leur éducation médicale, le couronnement de leurs espérances.

Oui, Joseph Teissier fut un Professeur admirable. Ils le proclamaient, ces applaudissements dont pendant vingt-trois ans a retenti l'amphithéâtre où il enseigna la Pathologie Interne avec un succès qui ne se démentit jamais.

Des brumes du passé surgit un instant pour nous sa personnalité professorale qui clôt — il est juste de le reconnaître — la lignée des grands enseignants à la manière de Trousseau et de son école.

Devant les élèves massés en foule sur les gradins, devant un auditoire attentif d'internes, de jeunes médecins désireux d'élargir leurs connaissances, le Maître montait en chaire .en habit noir et cravate blanche. Solennité périmée, pompe vestimentaire d'un autre âge! Non, Messieurs, témoïgnage du respect qu'il portait à sa mission d'éducateur de ceux qui tiennent entre leurs mains la vie de leurs semblables et à ceux qui, fidèlement, venaient recueillir ses substantielles leçons.

Celles-ci étaient le fruit d'une préparation minutieuse dont la conscience force toujours notre admiration. Des notes soigneusement rédigées, soulignées aux crayons bleu et rouge, s'édifiaient sous sa main dans un travail nocturne acharné succédant à l'activité professionnelle intensive de la journée, labeur obstiné interdisant toute détente, toute concession à la fatigue, toute distraction la veille de ses cours.

Le Maître exposait les questions les plus arides ou les plus difficiles d'une parole claire, élégante, précise, entraînante, s'appuyant sur une documentation bibliographique et sur des fiches personnelles accumulées et

classées avec une méthode patiente et un dévouement affectueux par des collaborateurs fidèles.

Par une innovation qui contribua au renom du jeune et brillant agrégé et prépara son accession rapide au titulariat, les notions théoriques s'éclairaient par des présentations de malades caractéristiques, venant de son service du Perron pour lequel il a toujours eu une dilection particulière.

Des sommaires substantiels dont la matière suffirait à des volumes et ferait honte à bien des traités classiques, des dessins au tableau noir, complétaient l'enseignement, gravant dans la mémoire des traits ineffaçables.

Ainsi, d'année en année, J. Teissier donna ses leçons si originales et si suggestives sur les affections du système nerveux, les maladies de la nutrition et spécialement les phosphaturies et le diabète phosphatique auxquels il avait consacré sa thèse inaugurale, sur la goutte, l'oxalémie et l'oxalurie.

Le rhumatisme chronique lui inspira des cours illustrés richement des cas offerts par les vieillards du Perron et nous valut un article classique écrit en collaboration avec son ami, M. le Professeur Roque. Il s'efforça d'individualiser un rhumatisme chronique goutteux d'après diverses caractéristiques et en particulier le syndrome radiographique de ces arthropathies progressives et persistantes.

J. Teissier enseigna avec éclat la pathologie cardio-vasculaire, qu'en disciple de prédilection de Potain, secondé par un art prestigieux de l'auscultation et de

l'interprétation des plus fines nuances acoustiques, il fit sienne en bien des chapitres; ainsi, pour certaines arythmies extra-systoliques d'origine réflexe viscérale, la séméiologie de la sténose mitrale avec le retard du pouls sur l'impulsion du choc de la pointe du cœur, le bruit de galop, les souffles extra-cardiaques, les formes cliniques de l'artério-sclérose, les hypertensions locales et l'aortite abdominale dont le symptôme pathognomonique perçu à l'artère pédieuse a mérité de rester appelé le signe de Teissier.

Le Professeur parcourut le domaine de la terrible grippe-influenza avec une maîtrise nourrie de faits précis, recueillis au cours d'une mission en Russie, méritoire s'il en fut, puisqu'il s'y exposait aux atteintes de la redoutable maladie de 1889-1890. Les sursauts meurtriers si récents de cette infection ont établi la solidité de ses études, en particulier la chute thermique traîtresse du début de la maladie.

En pathologie digestive et hépatique, il faisait bénéficier son auditoire de connaissances approfondies.

Mais, où l'admiration s'impose, sans limite, c'est devant l'œuvre formidable que notre Maître a réalisée en Pathologie rénale, pour lui, sujets de prédilection. Ses articles et mémoires, dont il extrayait pour les étudiants tout l'essentiel, sont classiques. Aucun ne peut être négligé tant ils sont fournis également.

J. Teissier y a poussé à fond l'individualisation des formes cliniques de l'albuminurie : albuminuries fonctionnelles avec le tableau de l'albuminurie intermittente cyclique des adolescents ou maladie de Teissier-Pavy

décrite en 1884 ; albuminuries digestives gastriques, intestinales ou hépatogènes ; albuminuries nerveuses ou névromotrices préfacées pour ainsi dire par les travaux de son père, le Professeur B. Teissier; albuminuries rénales infectieuses ; albuminuries résiduelles ; néphrites des tranchées qu'il étudia pendant la guerre, tuberculose rénale, albuminuries prétuberculeuses et paratuberculeuses.

Les albuminuries brightiques et l'urémie l'amenèrent à creuser inlassablement le sujet de l'albuminurie acétosoluble, de l'albumosurie, des œdèmes et de leur pathogénie, de la rétention chlorée, de cette chimie biologique intime des néphrites dont il confiait l'étude à son fils si brutalement et si précocement arraché à nos espérances, notre excellent camarade Bénédict Teissier.

Il s'attacha à l'hématologie des néphrites, à l'intoxication ammoniacale urémigène, à la cryoscopie urinaire, à la glycosurie phloridzique, etc... et dota la thérapeutique, bien dépourvue en l'occurrence, d'une méthode héroïque dans certains accidents désespérés des néphrites chroniques, la sérothérapie antitoxique par le sérum de la veine rénale de la chèvre.

Je ne puis rappeler dans tous ses détails le cycle brillant, étendu sur près d'un quart de siècle, de son enseignement dans cette chaire de Pathologie interne. Il est resté un modèle. Il a contribué puissamment au renom de notre Faculté et marque une trace profonde à côté de l'œuvre d'autres collègues éminents dans l'histoire de notre maison.

J. Teissier a laissé à notre génération un guide pré-

cieux avec ses « Nouveaux Eléments de Pathologie et de Clinique médicales », rédigés avec Laveran. Ce précis, le premier ouvrage de cette conception, obtint un très vif succès attesté par ses quatre éditions successives.

Nous voici arrivés à la période splendide de la vie professorale de notre illustre Maître.

Nous tous qui, dans le même esprit d'admiration et de reconnaissance, revendiquons ici l'honneur d'avoir été ses disciples et de représenter son Ecole, pouvons dire ce que furent pour J. Teissier ses nouvelles fonctions de Professeur de Clinique médicale.

En 1907, en pleine et féconde maturité, il quitte son enseignement magistral théorique pour occuper cette chaire fondée par son éminent père, B. Teissier, en 1851, puis tenue par Bondet de 1884 à 1907.

Un souffle d'enthousiasme passe sur sa haute et noble intelligence, galvanise son admirable volonté, lui dicte un programme vaste et élevé.

Dès lors, Teissier ne vit plus que pour sa réalisation.

Travailler, travailler! Faire travailler! Organiser des séances d'enseignement méthodiquement progressives depuis la propédeutique élémentaire jusqu'à la synthèse la plus poussée, en passant par une analyse fouillée, grâce à l'union étroite de l'oservation clinique traditionnelle, du laboratoire de recherches et de l'expérimentation.

Communiquer à ses collaborateurs une étincelle de sa flamme, en obtenir le rendement maximum.

S'imposer une discipline de travail! Etre sévère pour soi-même! Etre exigeant pour les autres comme on l'est pour soi!

Former une équipe homogène de collaborateurs spécialisés et compétents pour porter avec eux l'investigation dans les soins et les recoins de la Biologie et de la Pathologie.

Devenir un Maître, le chef d'une Ecole vivante, agissante et unie!

Donner à ses disciples avec ardeur et sans réticences un appui ferme, résolu, et les marques d'un attachement paternel! Leur rendre service discrètement par des démarches souvent délicates, mais toujours dignes d'eux et de soi! Laisser parler librement sa bonté naturelle!

Accueillir ses collaborateurs à son foyer où il se trouvait si parfaitement et si aimablement doublé, comme s'ils étaient ses propres enfants, ses enfants dont, hélas! tant de places étaient vides et qui lui avaient donné les plus douces joies et la plus insondable douleur!

Telle fut, mes chers et excellents collègues de la Clinique, l'atmosphère inoubliable où nous avons vécu de si belles années auprès de notre Maître, auprès de celui dont la nostalgie nous prenait dans l'éloignement auquel nous contraignait l'évolution de nos carrières, vers qui elle nous ramenait le plus souvent possible

pour quelques instants furtivement dérobés à nos obligations, heureux de nous retrouver auprès d'une belle et claire intelligence et de reprendre conscience au contact de son exemple de nos devoirs et de notre mission de médecins et de chercheurs.

Une réplique de ce beau médaillon perpétuera, dans le vieil Hôtel-Dieu, la mémoire de celui qui, non seulement fut un grand médecin, mais un administrateur dévoué de nos formations hospitalières.

J. Teissier reçut, pour sa dernière veillée, les honneurs de la Salle Pasteur. Ses vœux ont été comblés par ses funérailles recueillies qui se sont déroulées dans l'antique chapelle. Il continuera à être présent dans la Clinique où il a fourni un si bel effort, où il a été une maille de cette chaîne de Professeurs éminents qui l'ont précédé et qui le suivent.

Face à face, le père et le fils se contempleront dans l'immobilité du bronze éternel, et à l'interrogation anxieuse : « Père, es-tu content de moi ? » qui sortait des lèvres de notre Maître dans ses heures de méditation, répondra la douce inclinaison et le sourire de la fine tête paternelle.

Mais le souci de la découverte expérimentale procédant de l'observation du malade ou de l'hypothèse, sa mère, suivant l'expression de Claude Bernard, n'obscurcissait pas dans le cerveau merveilleusement organisé de J. Teissier la préoccupation d'un enseignement pratique et élevé tout à la fois. Il réalisa une éducation professionnelle où, derrière la maladie, il apprenait

aux futurs médecins à rechercher l'individu avec sa physiologie propre, ses réactions cellulaires et humorales, son chimisme, son hérédité.

Que de formules précises et précieuses n'avons-nous pas enregistrées concernant le pronostic des maladies, les points épineux de leur diagnostic différentiel, le polymorphisme déconcertant des troubles fonctionnels trop souvent méconnus.

Car J. Teissier fut un clinicien de haute lignée, ayant acquis grâce à sa réputation si étendue et si méritée, une place de premier plan parmi les conseillers de la santé des puissants du jour comme de celle des plus humbles. Pitoyable aux déshérités, ceux-ci ne le quittaient jamais sans que fussent prononcées des paroles d'humaine consolation, et bien souvent aussi avec un secours matériel ajouté aux prescriptions les plus minutieuses.

Mais son ardeur à servir la Médecine, Lyon sa petite Patrie, notre Faculté, l'Université, la Science française, lui interdit de borner son activité débordante aux murs de sa Clinique et à ses occupations professionnelles.

Il fut vraiment pour nous, suivant une formule trop souvent décernée, un merveilleux ambassadeur. Appliquée à J. Teissier, elle a le mérite de la justice, tout en courant le danger de rester en dessous de la vérité.

Ambassadeur, certes, partout accueilli, partout honoré, amenant à lui et par lui à notre maison et à

Lyon, les savants les plus réputés. Conquérant, forçant les cœurs et les cerveaux sans autres armes que sa haute culture, son esprit scintillant, son goût des belles choses, sa bonté, son dévouement; habile d'une poignée de main, d'un mot dit à propos, d'un service rendu en l'oubliant, à changer la méfiance en sympathie, et la sympathie en amitié dévouée et inaltérable.

J. Teissier entrait-il dans une réunion médicale, académique ou mondaine, tous les visages se tournaient souriants vers lui, les mains se tendaient et se pressaient affectueuses.

Vous savait-on en relations étroites avec lui, vous succombiez sous les souhaits et les souvenirs dont vous chargeaient pour lui ses amis lointains. « J'aime beaucoup Teissier ! » « Quel excellent homme et quel beau travailleur ! » « Quel ami dévoué et bon ! » Que de fois avons-nous entendu ces paroles.

Tous, nous avons recueilli ces innombables manifestations désintéressées et sincères. D'où qu'elles soient venues, évoquons-les aujourd'hui. Nouons en gerbe ces sentiments qu'inspirait à ceux qui l'approchaient notre si excellent Maître.

Que, dans l'au-delà, il accueille cet hommage anonyme, voix de la multitude humaine qu'il a soulagée et qui l'a aimé.

Après certaines surprises de la grande guerre, notre époque s'est avisée que les savants français doivent voyager pour étendre la zone d'influence intellectuelle de notre pays. J. Teissier fut vraiment un des

premiers pionniers de notre expansion, car depuis longtemps il avait prévu cette nécessité et réalisé pratiquement ce côté de notre mission scientifique et patriotique au sens le plus large et le plus noble du terme.

A ses conquêtes lointaines au cours desquelles il avait recueilli les distinctions académiques et honorifiques les plus rares, aux amitiés précieuses des Maîtres les plus éminents de la Belgique, de l'Italie et d'ailleurs que notre Faculté a honorés à son tour en conférant aux Professeurs Henrijean et Maragliano le Doctorat honoris causa, J. Teissier avait préludé, par sa fréquentation assidue des Congrès français de Médecine dont sourit ou médit le sceptique sinon l'égoïste.

Il y avait fait distinguer la haute valeur des Maîtres lyonnais en soutenant des rapports remarqués sur les fonctions associées du foie et de l'intestin, sur l'œdème aigu du poumon, sur l'oxalurie, sur la phosphaturie, etc., etc...

Au Congrès international de la Tuberculose, tenu à Rome en 1912, son ami, le Professeur-Sénateur Maragliano lui avait confié la question importante de la Sérothérapie et de la Vaccination antituberculeuses selon la méthode gênoise, dont il s'était fait en France le protagoniste autorisé et désintéressé!

Puis, Teissier attira dans notre ville les assises des Congrès français de Médecine, contribua, avec son éminent successeur, M. le Professeur Bard, à leur fondation et à la création de l'Association des Médecins de Langue française.

Il présida à Lyon, avec une autorité, un éclat et une

somptuosité faits de dévouement, de sacrifices matériels et de bonne grâce, admirablement secondé par sa dévouée et si touchante collaboratrice, Madame Teissier, la Section de Médecine du Congrès de l'Avancement des Sciences de 1906 et le XIIme Congrès français de Médecine d'octobre 1911.

Lyon, par Teissier, renforça sa réputation de ville de science et redora sa couronne de ville du bon accueil, de la bonne amitié, de l'hospitalité cordiale.

Soyons reconnaissants au défenseur si dévoué et si bien inspiré de la cause lyonnaise.

Comment pouvait-il en être autrement quand les intérêts scientifiques et moraux de notre Institution et de nore Cité étaient entre les mains d'un homme dont l'un des premiers savants de Belgique, son ami distingué et fidèle, écrivait : « Joseph Teissier était le type superbe et complet de l'Intellectuel français. Plein de bon sens, solide, sceptique et enthousiaste, ironique et confiant, généreux, vif et tendre, il avait des heures d'intimité charmante où son âme s'abandonnait à sa bonté native, à son grand besoin inné d'affection et de dévouement. Cette âme forte, ce puissant cerveau, avait des éclairs de verve délicieuse. Cette forme de son esprit surprenait parfois ceux qui la constataient pour la première fois et qui n'avaient pas vu encore sous le masque du savant s'estomper le profil de Rabelais. »



Combien précieux à notre influence, celui dont « l'enseignement fut non seulement une école pour les Elèves, mais aussi un exemple pour les Maîtres », ainsi que le déclara le Professeur Maragliano, combien utile

à notre Ecole « cet admirable clinicien, instruit, humain, psychologue, qui avait la foie en la science précise et la conscience de l'obscurité des problèmes cliniques dont les inconnues ne sont comprises souvent que de ceux qui, comme lui, en connaissent la puissance pour avoir souffert et pleuré ».

J'ai dit ailleurs, dans ce numéro du *Journal de Médecine de Lyon,* où nous tous, ses fils intellectuels et ses collaborateurs, avons résumé son œuvre si vaste, sa joie de connaître et sa puissante invention créatrice.

La phrase de Pasteur : « Au début des recherches expérimentales sur un sujet scientifique, l'imagination doit donner des ailes à la pensée » semble être sortie de la plume d'un des plus grands génies de tous les temps pour caractériser un des côtés de la personnalité et de la doctrine de J. Teissier.

J'ai dit sa probité scientifique, sa croyance en sa mission médicale et bienfaisante en face de ceux qui, sous l'étreinte du scepticisme, manient avec méfiance les remèdes guérisseurs et s'en remettent à la Nature du salut du malade.

Un de nos collègues parisiens, lié au Professeur Teissier par une affection profonde, a su ajouter excellemment quelques traits à cette évocation si incomplète : « C'est avec une courtoisie parfaite, avec un tact de haute race, avec une bonhomie souriante, avec une condescendance qui paraissait toujours prête à céder, mais avec une fermeté qui tenait bon, que Teissier soutenait ses opinions devant ses contradicteurs, et ceux-ci, toujours séduits, bien souvent convaincus, donnaient du moins l'impression constante et sincère qu'ils auraient

désiré se laisser convaincre pour la seule joie de lui faire plaisir. »

Ce rude jouteur de nos assemblées pensait comme M. de Cambrai « qu'il ne suffit pas d'avoir raison, et que c'est gâter son opinion que de la soutenir d'une manière brusque et hautaine ».

Le Professeur J. Teissier n'encourut jamais ce reproche, quelles que fussent la vivacité et l'ardeur de ses sentiments et de sa conviction. Là encore, il nous a laissé un exemple.

Sa mémoire vivra sans atteinte dans tous les cœurs qui l'ont connu.

Le vide causé par la mort du Professeur J. Teissier, loin de s'effacer, se creuse chaque jour davantage. La perte que nous avons faite est irréparable. Notre chagrin ne connaît quelque apaisement que dans le souvenir de ce que fut sa vie et dans celui des peines qu'il a stoïquement supportées après que ses fils et sa fille bien-aimés lui eurent été enlevés par une fatalité inexorable.

Que Madame Teissier, autour de qui la famille médicale du Maître ne cesse de se presser dans le respect et le culte commun du Passé; que son fils, notre cher ami André Teissier; que notre excellent ami, le Docteur Henri Gimbert; que ses petits-enfants qu'il adorait, acceptent l'hommage renouvelé de nos fidèles regrets.

M. le Doyen Jean Lépine remercia les collègues, les élèves et les amis du Professeur Teissier de la belle

œuvre d'art remise par leur initiative à la Faculté de Médecine de Lyon. Elle la conservera jalousement, comme un bien infiniment précieux, de même qu'elle gardera toujours présent le souvenir de ces deux grands disparus : Bénédict Teissier et Joseph Teissier.



Une réplique de ce médaillon, scellée dans le mur de l'amphithéâtre de la Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu, y rappelle également le souvenir du médecin et du professeur.

Achevé d'imprimer
le 12 Juillet 1927,
sur les presses
de
Bosc Frères & Riou,
à Lyon.

